B 22
4
138
BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE - FIRENZE

E
IBLIO
CEN'T

ŒUVRES

DE

C. A. DEMOUSTIER.

B.L.J.C.

De l'Imprimerie de Ch. Fr. PATRIS, ci-devant Imprimeur de la Marine et des Colonies, quai Malaquais, N° 2, près la rue de Seine.

B.° 22.4.138

LETTRES
A ÉMILIE,
SUR
LA MYTHOLOGIE.

PAR C. A. DEMOUSTIER.

DEUXIÈME PARTIE.

Heureux ceux qui se divertissent en s'instruisant!

TÉLÉMAQUE, Liv. 2.

DERNIÈRE ÉDITION.

BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE
REPUBBLICA ITALIANA
FIRENZE

A PARIS,

Chez ANT. AUG. RENOUARD, Libraire, rue Saint-André-des-Arcs, No. 42.

IX — 1801.

A ÉMILIE.

Au Château de Lassigny, le premier Septembre 1787.

AUTREFOIS, dans ces prés fleuris,
J'écrivais à celle que j'aime.
J'y reviens ; mon cœur est le même,
Je vous aime et je vous écris.

Je reprends ces métamorphoses
Dont le récit m'était si doux !
J'abandonne Thémis pour vous,
Et les Epines pour les Roses (1).

Ne cherchez point, dans ce récit,
L'esprit, le brillant, l'éloquence.
Je sens bien plus que je ne pense ;
Quand j'ai dit j'aime, j'ai tout dit.

Aimer est toute ma science;
Je n'appris, en suivant mon goût,
Qu'amitié, qu'amour et constance ;
On ne peut pas apprendre tout.

Vous qui, par un art adorable,
Unissez la grace au savoir,
Hélas ! consolez-vous d'avoir
Un ami plus aimant qu'aimable.

(1) Allusion à un Ouvrage de jurisprudence, que l'Auteur essayait alors.

L'esprit fait tort au sentiment.
Si j'avais l'esprit, Emilie,
Je ne serais que votre Amant,
Vous ne seriez pas mon Amie.
Si je devais à la Nature
La beauté, l'éclat, la fraîcheur,
Je passerais comme une fleur;
Ce ne serait plus ma figure,
Et ce sera toujours mon cœur.

LETTRES
A ÉMILIE,
SUR
LA MYTHOLOGIE.

LETTRE XVII.

TANDIS qu'Apollon étendait au loin l'empire des Beaux-Arts, la terreur et la désolation régnaient au pied du mont Parnasse. Junon, furieuse d'avoir vu Jupiter enfanter Minerve sans son secours, avait frappé la terre avec le poing, et, de ce coup terrible, était né le serpent Python. Ce monstre, depuis le départ d'Apollon, s'était établi au pied du mont Parnasse, sur les rivages du fleuve Céphise, et ravageait ces aimables contrées.

A cette nouvelle, le frère des Muses, quittant ses sœurs et la cour de Bacchus, remonte

sur son fidèle Pégase, vole, arrive, combat le monstre, et le fait expirer sous ses traits.

Cette victoire fut célébrée dans toute la Grèce, et mit le comble à la gloire d'Apollon. On institua, en son honneur, les Jeux Pythiens. Ils étaient à peu près semblables aux Jeux Olympiques; mais le Génie y partageait les couronnes avec la Force et l'Adresse. Ces couronnes furent d'abord composées de branches de chêne; mais, depuis la métamorphose de Daphné, elles furent faites de branches de laurier. Il y avait un concours de danse, de musique et de poésie. Ces paisibles combats se renouvelaient chaque jour. Le Dieu des Beaux-Arts y présidait, assis sur un trône de verdure. Il animait les accents des Bergers et les graces des Bergères, et faisait renaître sous leurs pas les fleurs et les plaisirs de l'âge d'or.

En sortant de ces aimables assemblées, les couples heureux se dispersaient dans les bois voisins, et sur le penchant des montagnes. L'Hymen les égarait dans ces doux labyrinthes; et, durant le calme de la nuit, on entendait les échos soupirer, et les antres murmurer tendrement.

Le bonheur n'est souvent durable qu'autant qu'il est ignoré. Bientôt la Renommée publia celui d'Apollon et de ses Bergers. Les Dieux même en furent jaloux, et rappelèrent Apollon dans l'Olympe. Le fils de Latone regretta son exil comme on regrette sa patrie. Hélas! s'écriait-il, en versant des larmes amères :

« Faut-il vous quitter pour toujours,
» Doux asyle, aimable verdure,
» Où, loin du tumulte des Cours,
» La liberté filait mes jours
» Entre les Arts et la Nature;
» Bois où j'aimais à respirer
» La paix et la fraicheur de l'ombre;
» Antre mystérieux et sombre,
» Où mon cœur venait souplrer,
» Où je goûtais avec ivresse
» L'amertume de la tendresse,
» Et la volupté de pleurer.

» Nymphes de ces bois, de ces plaines,
» Oubliez mes jeunes erreurs;
» Vous, Naïades de ces fontaines,
» Vous dont je fis couler les pleurs
» Sur les beautés du voisinage,
» Pardonnez-moi! je fus volage;
» Je maltraitai de tendres cœurs;
» La Cour avait gâté mes mœurs;
» Mais, dans cet heureux coin du monde,
» Loin des intrigues de la Cour,

» Belles Naïades, mon amour
» Devenait pur comme votre onde ;
» Et je vous dois la volupté
» D'avoir goûté le bien suprême
» Au sein de la fidélité
» Dont je ne m'étais pas douté.

» Pasteurs que je quitte et que j'aime,
» En voyant mon char radieux
» Ouvrir ou finir sa carrière,
» Songez que j'ai sur vous les yeux,
» Et que votre ami vous éclaire.
» Oui, plus que tous les autres lieux,
» Ces lieux sauront toujours me plaire ;
» J'y prodiguerai ma lumière
» Et mes dons les plus précieux.
» J'y ferai germer le génie ;
» Des Sages et des demi-Dieux
» La Grèce sera la patrie.
» Adieu, mes amis ; je vous prie
» De veiller sur mes pauvres Sœurs (1).
» Toujours plus jeunes et plus belles,
» L'essaim de leurs adorateurs
» Fourmillera toujours près d'elles.
» Qu'elles essuieront de fadeurs,
» De dégoûts, d'ennuis, de froideurs !
» Que je les plains d'être immortelles !....
» Adieu ; de l'empire du jour
» Sur vous je veillerai sans cesse ;
» N'oubliez jamais ma tendresse,
» Et conservez-moi votre amour ».

---

(1) Les Muses.

N° 7

Sur vous je veillerai sans cesse;
N'oubliez jamais ma tendresse.
Et conservez-moi votre amour.

BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE FIRENZE

A ces mots; le fils de Latone s'éleva sur un nuage, et disparut.

Les Pasteurs qui avaient goûté les charmes de sa société, en sentirent mieux tout le prix, après l'avoir perdue, et leurs regrets furent encore plus tendres que n'avait été leur amitié. Bientôt ils adressèrent leurs hommages à l'ami qu'ils avaient dans l'Olympe. Ils lui élevèrent des temples, et s'y assemblèrent pour chanter ses louanges. Apollon n'était plus sur la terre, mais il était dans le cœur de tous ceux qui l'avaient habitée avec lui. Cette idée est douce pour les vrais amis. Ne vous serait-elle pas venue quelquefois, Emilie? Et même en ce moment,

Exilée au sein de Paris,
Loin du riant séjour de Pomone et de Flore;
Ne songeriez-vous pas qu'avec le plus soumis,
Le plus tendre de vos amis,
Secrètement vous habitez encore
La retraite où je vous écris?

LETTRE XVIII.

De tous les Dieux de l'antiquité, Apollon est peut-être celui dont le culte a été le plus étendu. On appelait Pœans les hymnes que l'on chantait en son honneur, parce qu'ils commençaient ordinairement par ces deux mots (1) : Io Pœan. Ces paroles étaient consacrées pour rappeler la victoire qu'Apollon avait remportée sur le monstre Python. Les témoins de ce terrible combat lui criaient sans cesse : Io Pœan. Allons! frappe! ou lance tes traits! Et, dans la suite, après chaque victoire, ce refrain devint un cri d'alégresse. On immolait ordinairement sur les autels d'Apollon un taureau blanc ou un agneau. On ajoutait à ces sacrifices des libations d'huile et de lait; celles-ci, en mémoire des temps où il gardait les troupeaux; celles-là, parce que l'olivier, fidèle au Dieu du Jour, ne se plaît que dans les lieux vivifiés par sa présence.

On présentait encore sur ses autels le corbeau qui, comme Apollon, lisant dans l'avenir, nous

(1) Ou ἰὴ Παιάν.

annonce, dit-on, les arrêts des Destinées; l'aigle qui, d'un œil audacieux, fixe le Soleil dans tout son éclat; le coq, dont le cri matinal célèbre son retour, et la cigale qui chante les beaux jours de son empire.

Le Dieu était représenté sous la figure d'un jeune homme sans barbe, les cheveux blonds et flottants, et le front ceint de lauriers. Il tenait de la main droite un arc et des traits, de la gauche une lyre à sept cordes, emblême des sept planètes dont il entretient la céleste harmonie. Quelquefois il portait un bouclier, comme protecteur des humains, et présentait les trois Graces, qui animent le Génie et les Beaux-Arts. On mettait un cygne à ses pieds. Cet oiseau lui était consacré, à cause de la manière tendre et mélodieuse dont il chante sa mort prochaine, comme si le terme de l'existence était l'époque du bonheur.

Ainsi que lui, belle Emilie,
Quand la fièvre brûlait la fleur de mes beaux jours,
Loin de vous, je chantais d'une voix affaiblie
Le moment où j'allais épuiser pour toujours
La coupe amère de la vie.

Mais quand je vous revis: quand, près des sombres bords,
Aux charmes de votre présence,
A vos doux entretiens, à vos tendres accords,

Même aux tourments de votre absence,
Je comparai le froid silence
Et l'éternelle indifférence,
Et le bonheur glacé de l'empire des morts;
L'Amour sait avec quels transports
Je chantai ma convalescence!

Je ne vous parlerai point du nombre infini des temples d'Apollon, et des fêtes multipliées qu'on célébrait en son honneur. Remerciez-moi de vous sauver ces détails; car vous savez mieux qu'une autre,

Que d'un peuple d'adorateurs,
Si les hommages sont flatteurs,
En revanche rien n'est plus triste
Que la lecture de la liste.

Les temples les plus célèbres d'Apollon furent celui de Délos, lieu de sa naissance, où Thésée établit, dans la suite, les Jeux Pythiens; celui du mont Sorate, dont les prêtres traversaient, nus pieds, des brasiers ardents; et celui de Delphes, où les adolescents lui offraient leur chevelure. C'était là, sur-tout, qu'Apollon rendait ses oracles par l'organe de la Sibylle.

Beaucoup de philosophes se sont creusé inutilement le cerveau pour expliquer les con-

vulsions et les prétendues inspirations de cette Prêtresse. Ils ont épuisé, à ce sujet, toutes les conjectures physiques et morales. Quelques-uns même, témoins de l'accomplissement de ses prédictions, ont prétendu que le Diable était de la partie, qu'il s'introduisait dans le corps de la Devineresse, et qu'après l'avoir fait tomber en syncope, il lui dévoilait l'avenir. Vous voyez, Emilie, que ces Messieurs ont fait de la Sibylle une possédée.

Sans prétendre attaquer des opinions aussi respectables, voici la mienne en peu de mots : ceux qui étaient intéressés dans le produit des offrandes, avaient prudemment choisi une femme pour prononcer les oracles. Deux motifs avaient déterminé ce choix ; le double sens nécessaire aux prédictions, et les convulsions dont il fallait les accompagner. Cette espèce d'extase, qui figurait aux spectateurs l'inspiration du Dieu, était essentielle pour fortifier leur crédulité. Or,

Qui sait mourir mieux qu'une belle ?
Qui sait ressusciter mieux qu'elle ?
Qui sait mieux suffoquer, pâlir,
Baisser sa mourante prunelle,
Palpiter, chanceler, faiblir,
Tomber, enfin s'évanouir ?

Le sexe de l'Oracle explique donc suffisamment les prétendus symptômes de ses inspirations.

Quant aux prédictions, le merveilleux consistait à leur donner toujours un sens équivoque ; en sorte que l'événement favorable ou contraire se trouvât nécessairement d'accord avec la prophétie.

Or, qui jamais posséda mieux
Les équivoques, la magie,
Et le dédale insidieux
De l'adroite amphibologie ?
Qui jamais sut, avec plus d'art,
Peser la crainte et l'espérance,
Donner double face au hasard,
Déguiser même l'évidence,
Et sur-tout sauver l'apparence ?
Qui sut mieux, en dépit du sort,
Avoir raison et donner tort,
Que ces tendres Enchanteresses
Qu'Amour fit pour nous obéir,
Nous ensorceler, nous trahir,
Nous enivrer par leurs caresses,
Nous tromper au sein du bonheur,
En prolonger la douce erreur
Jusques au terme de la vie,
Et, pour finir la comédie,
En sanglotant, fermer les yeux
De l'homme abusé, mais heureux ?

D'après

D'après ce raisonnement, fondé sur l'expérience, il est aisé de se convaincre que toute la sorcellerie de la Sibylle se réduisait au talent naturel de jouer les convulsions et de modifier la vérité.

Je pourrais, à ce propos, vous détailler les superstitions de la crédule Antiquité.

Je vous y tracerais de la Bonne-Aventure,
Chez nos premiers aïeux, le règne florissant;
Et vous ririez de voir que la mère Nature
A radoté presque en naissant.

On devinait alors, par le feu, l'eau, les simples, les entrailles des victimes, les cercles, les calculs, les lignes de la main, et par la physionomie. Cette dernière science nous est parvenue, et s'est perfectionnée de nos jours. On a cessé de lire, dans les traits du visage, les événements futurs, mais on s'est appliqué à y démêler les nuances du caractère. Cette étude est souvent attachante, et j'ai remarqué qu'il y a des physionomies qu'on ne se lasse point d'étudier; aussi la vôtre m'a-t-elle rendu physionomiste; et, tous les jours, en la

détaillant, je me dis, à peu près dans le style de Lavater (1):

Je vois, dans ce regard timide,
Un cœur qui voudrait, en aimant,
Que son ami fût son amant,
Et que son amant fût son guide.

Sur ce front siège la Candeur.
Quand il rougit, la Modestie
Cache le trône du Génie
Sous les roses de la Pudeur.

Cette bouche où l'Amour se joue,
Et semble appeler le baiser,
Lui défend de s'y reposer,
Et l'exile sur chaque joue,
Sans qu'il ose même approcher
Des fossettes que le Sourire
Creuse en jouant, pour se nicher
Sur les confins de son empire.

Ce nez, qui ressemble si bien
Au nez divin de la Sultane,
Qui donna, quoiqu'il fût chrétien,

(1) Auteur célèbre qui a écrit sur les physionomies. La sienne, qui est gravée dans son recueil, porte l'empreinte de l'esprit et de la finesse, que l'on trouve à chaque ligne de l'ouvrage. Cet argument est, je crois, le plus favorable au système de l'Auteur.

Des lois à la Cour Ottomane,
Fait redire à plus d'un amant :
« Elle aurait été Roxelane,
« Si j'avais été Soliman ! »

Revenons à la Sibylle : on l'appelait souvent la Pythonisse, parce qu'elle s'asseyait, pour rendre ses oracles, sur la peau du serpent Python. Cette peau couvrait un trépied d'or massif, qui avait été trouvé dans la mer par des pêcheurs. Ceux-ci, après s'en être disputé la possession, convinrent de consulter l'Oracle, qui leur ordonna d'offrir le trépied à l'homme le plus sage de toute la Grèce. Les pêcheurs le présentèrent à Thalès. Ce philosophe joignait aux sciences de la géométrie, de la physique et de l'astronomie, une étude profonde de la morale, et disait que, de toutes les connaissances humaines, la plus difficile était celle de soi-même. Thalès envoya le trépied à Bias, qu'il regardait comme plus sage que lui. Bias était en effet un trésor de sciences et de vertus. Ce fut lui qui, dans l'instant où les ennemis emportaient d'assaut Prienne, sa patrie, averti de sauver promptement ses richesses, répondit, en s'éloignant : J'emporte tout avec moi. Malgré la vanité que vous trouverez peut-être dans cette réponse, Bias eut la modestie

d'envoyer le trépied à Pittacus, qui le fit passer à Cléobule, et celui-ci à Périandre. Je ne vous dirai rien de particulier sur ces trois philosophes ; ils furent sages, voilà leur histoire. Périandre offrit le trépied à Solon, qui faisait consister la vraie richesse dans la vertu, seul trésor que le Temps ni la Fortune ne peuvent altérer. Solon refusa le trépied, le fit offrir à Chilos, dont la philosophie se bornait au simple nécessaire, et dont la maxime était : Rien de trop. Le trépied, après avoir ainsi passé par les mains des sept Sages, revint à Thalès, qui le déposa dans le temple d'Apollon, où il fut consacré au service de la Sibylle.

Telles étaient les mœurs des Sages de la Grèce. Quand on se rappèle les beaux siècles où fleurissait cette heureuse contrée, l'attendrisement et l'admiration se partagent entre les Vertus et les Graces qui germaient dans son sein, et que la barbarie en a depuis si long-temps exilées !

On rapporte à ce sujet, Emilie, un procès, depuis long-temps indécis, et qu'il ne tiendrait qu'à vous de terminer.

Minerve, au divin comité,
Plaide avec la reine des Belles ;

Car la Sagesse et la Beauté
Sont rarement d'accord entre elles.

Comme elles sont femmes, je crois
Pouvoir me passer de vous dire
Qu'il s'agit entre elles des droits
Et des bornes de leur empire.

Minerve présente à la fois
Sept Sages, que la Grèce encense;
Et Vénus met pour contrepoids
Les trois Graces dans la balance.

Ce nombre étant fort inégal,
L'Amour, dit-on, craint pour sa mère.
Qu'il vous présente au tribunal,
Et je réponds de son affaire.

Près d'un si séduisant minois,
Vénus va, dans son apanage,
Avoir mille Graces pour trois;
Minerve n'aura plus un Sage.

LETTRE XIX.

Je vous ai parlé, belle Emilie, des Philosophes de l'antiquité ; et comme vous ne voulez rien apprendre à demi, vous me demandez ce que c'est que la Philosophie. La réponse à cette question n'est pas aussi facile que vous pouvez l'imaginer ;

Et mon esprit, en ce moment,
Aussi-bien que mon cœur, sent, par expérience,
Qu'avec vous un engagement
Mène plus loin que l'on ne pense.

La Philosophie était autrefois l'art de bien vivre, et le titre de Philosophe était le synonyme de Sage et d'Heureux. Cette Philosophie était générale et constante. Elle variait souvent dans sa marche, mais elle marchait toujours au but où la Sagesse et le Bonheur l'attendaient.

Aujourd'hui nous avons changé tout cela : la Philosophie à la mode est fondée sur des principes particuliers, que chacun se forge à son gré, avec la liberté d'en changer au

moindre revers d'amour ou de fortune, ou du moins au premier accès de vapeurs (car plus de Philosophes sans vapeurs); de manière qu'il existe autant de Philosophies diverses que de Philosophes du bon ton, et que souvent chacun de ceux-ci adopte, réforme et rétablit la sienne deux ou trois fois par jour; ce qui, naturellement, nous fait tomber dans l'infini. Telle est, parmi nous, la Philosophie pratique.

Quant à la Philosophie élémentaire, habitante du pays Latin (1), depuis long-temps elle n'a pas changé, et c'est tant pis pour elle. Ses noirs sectateurs la nourrissent de subtilités et d'hypothèses, aliments peu substantiels à tous égards : aussi devient-elle insensiblement pareille à la nymphe Écho, dont il ne nous reste plus que la voix.

C'est une femme à face blême,
Qui, plus maigre qu'un pénitent,
Vers les derniers jours de carême,

(1) Heureusement ce monstre pédantesque est, depuis quelques années, exilé des rives de la Seine; et son portrait n'est ici conservé que pour en donner le signalement à la Jeunesse, intéressée à perpétuer son exil.

S'en va nuit et jour ergotant,
Et fagotant quelque système
Qu'on n'entend pas, et que souvent
Elle n'entend pas elle-même.

L'aîné de ses tristes enfants,
Le symmétrique Syllogisme,
Est suivi, la plupart du temps,
De l'indéchiffrable Sophisme.
Ces deux monstres argumentants
Traînent longuement à leur suite
Les éternels raisonnements,
Et la kyrielle maudite
Des axiômes des pédants,
Capables seuls de mettre en fuite
Ceux qui, du goût et du bon sens,
Sont un tant soit peu partisans.

Vous connaissez, belle Emilie,
Ces grilles, ces sombres réduits (1),
Où l'on sacrifie aux ennuis
Les plus beaux jours de notre vie;
Où l'art rétrécit notre esprit,
Où l'on martyrise l'enfance,
Où la servitude flétrit
Les roses de l'adolescence.
Là, dans un Temple ténébreux,
Tapissé de lambeaux poudreux,
De longs arguments et de thèses,
Dès que l'aube blanchit les Cieux,
Siège un Pontife radieux,

(1) Les collèges.

Fourré d'hermine et d'hypothèses.
Il parle .... Il se tait.... Qu'a-t-il dit?
On l'ignore, et l'on applaudit.
Soudain la voûte retentit
Des pointilleuses périphrases
De tous nos jeunes Prestolets
Et de tous nos Petits-Collets,
Entortillés de grandes phrases;
De tous nos fades Damerets,
Fabricateurs à peu de frais
De calembours et d'épigrammes;
De nos importants Freluquets,
Confidents musqués de nos Dames,
Leurs Ecuyers et leurs Valets;
Souvent aussi de ces vieux crânes,
Qui, toujours parmi les tombeaux
Des Auteurs anciens et nouveaux,
Dont ils vont évoquer les mânes,
Ont embarrassé leurs cerveaux
De l'immense et sombre chaos
Des écrits sacrés et profanes;
Enfin, de mille sots divers,
Qui, portant sur tout leur sentence
D'un air bouffi de suffisance,
Jugent doctement de travers;
Et prenant un ton d'empyrique,
Avec leur grec et leur latin,
Prétendent prouver, sans réplique,
Qu'il est soir quand il est matin.

Si, l'un de ces jours où vos charmes,
Après une douce langueur,
Brillent comme la tendre fleur

Qu'Aurore baigne de ses larmes,
Je disais en vous présentant
A cette honorable assistance :
» Messieurs, parmi vous l'on prétend
» Qu'ici bas tout n'est qu'apparence (1).
» DONCQUES la beauté purement
» Est un songe, une bagatelle,
» Eh bien! je soutiens hardiment
» Qu'elle existe réellement ;
» Et vous voyez mon argument ».
A ces mots, la docte séquelle
Viendrait, avec sa kyrielle
D'ATQUI, d'ERGO, d'ET CÆTERA,
Argumenter IN BARBARA (2)
Contre l'EXISTENCE RÉELLE
Et l'éclat de votre beauté.
En vain leur sophisme effronté
N'en soutiendrait pas la présence ;
Tout en se jetant à vos pieds,
Ils en nieraient la conséquence.
Mais, d'après cette expérience,
Leurs arguments estropiés
Tomberaient fort en décadence ;
Et vos prosélytes, vainqueurs
Par la raison démonstrative,
Craindraient peu que ces noirs Ligueurs

(1) Les Pyrrhoniens, dont on discutait encore ici les rêveries à la fin de notre siècle, doutaient de tout, même de leur existence.

(2) Formule d'argument, ridicule et pédantesque.

Se tinssent sur la défensive ;
Car l'Amour, de ses traits charmants,
Criblerait les raisonnements
Et les cœurs de nos Philosophes,
Qui, bientôt terrassés, vaincus,
Et de sophisme convaincus,
Par leurs fréquentes catastrophes,
Viendraient tous, en moins de deux jours,
Prendre l'écharpe des Amours (1).

Ah! que notre Secte, Emilie,
L'emporterait en peu d'instants!
Qu'elle brillerait aux dépens
De l'antique Philosophie!
Fleurs d'amour et fruits du génie
S'y cueilleraient en même temps.
Ah! de cette Secte chérie
Je voudrais être le Platon,
Et l'Aristote, et le Solon.
Vous seriez ma Philosophie ;
Et bientôt j'aurais surpassé
Les Socrate, les Aristippe,
Et les Bias et les Xantippe,
Si célèbres au temps passé.

Nous dicterions une morale,
Que les cœurs suivraient aisément.
Nous poserions pour fondement
Concorde, humeur toujours égale ;

(1) On sait que les Ligueurs et les Royalistes se distinguaient par des écharpes de différentes couleurs.

Proscrivant éternellement
Tout système, toute cabale ;
Permettant, sans difficulté,
Comme ne pouvant la défendre
Sans offenser notre équité,
Cette voix timide et si tendre,
Qui, ne s'élevant qu'à moitié,
Se fait pourtant bien mieux entendre
Que les discours de l'amitié....
Vous le voyez, belle Emilie,
Mes principes sont assez doux ;
Adoptez-les ; que risquez-vous
D'essayer ma Philosophie ?

LETTRE XX.

LETTRE XX.

Nous avons laissé les Muses à la cour de Bacchus : leur sort vous inquiète sans doute ;

Votre crainte est bien naturelle.
Je soupçonne entre vous un peu d'affinité,
Et même de fraternité :
Je vais donc rassurer l'amitié fraternelle.

A peine Apollon avait-il quitté la cour de Bacchus, que l'on y vit arriver, au milieu d'un brillant cortège, les neuf filles de Piérus, roi de Macédoine. Elles avaient traversé toute la Thessalie et une partie de la Grèce, pour venir disputer aux Muses le prix du chant. Si vous êtes vaincues, leur dirent-elles, vous nous céderez le mont Parnasse et les bords fleuris de l'Hypocrène ; si la victoire est à vous, nous vous abandonnerons les riantes vallées de la Thessalie, et nous fuirons sur les montagnes de la Thrace. Les Muses indignées acceptèrent le défi, et leurs rivales commencèrent.

Elles chantèrent d'abord le combat des Dieux contre les Titans, et attribuèrent à ceux-ci la victoire ; puis elles célébrèrent en équivoques la Chronique galante des aventures du jour, et finirent par des pastorales en vaudevilles.

Ce n'était point cette mâle harmonie,
Ni ces nobles élans, ni cette majesté,
Qui transportent l'ame ravie
Au sein de la Divinité.
Ce nétait point cette vive gaîté,
Qui sème, en voltigeant, le sel de la satyre ;
Ce n'était point cette ingénuité
D'une Bergère qui soupire,
Et dont les pleurs nous font sourire
De tendresse et de volupté.
C'étaient, comme aujourd'hui, des morceaux d'épinette,
Découpés, brodés, précieux,
Des Calembours délicieux,
Et le combat des Dieux était une Ariette.

Aussi les femmes à la mode trouvèrent-elles tout cela d'un goût exquis, et eurent-elles un plaisir inimaginable à l'entendre.

Lorsque les filles de Piérus eurent fini leurs chants, Calliope se chargea seule de leur répondre. Elle célébra d'abord la puissance féconde du Maître de l'Univers, qui, d'un

souffle, anime tous les êtres, et, d'un regard, les plonge dans le néant : puis elle chanta l'aventure de Deucalion et de Pyrrha.

« Jupiter, indigné des crimes des hommes, » avait changé la terre en une mer immense, » et le genre humain n'était plus. Les plus » hautes montagnes avaient caché leur cime. » Une seule élevait encore sa tête au dessus » des flots ; c'était le mont Parnasse, situé » entre l'Attique et la Béotie.

» Sur cette plaine vaste et liquide, parmi » les hommes, les arbres et les animaux flot- » tants, voguait une frêle barque, jouet » des aquilons et des ondes. Elle portait un » couple heureux et respectable, et la Vertu » se sauvait du naufrage, avec Deucalion et » Pyrrha. Le souffle des vents, ou plutôt » celui de l'Éternel les porta vers le sommet » du mont Parnasse. Ce fut là qu'ils abor- » dèrent en tremblant, et que promenant au » loin la vue, ils considérèrent avec effroi le » vaste tombeau du genre humain.

» Cependant les eaux décroissaient, et l'on » découvrait déjà les montagnes, les collines » et les plaines élevées ; mais par-tout la

» Nature était morte, et le silence habitait
» seul dans l'Univers.

» Deucalion tendant les bras à son épouse :
» O ma bien-aimée, lui dit-il, qu'allons-nous
» devenir? Nous voilà seuls au monde! Hélas!
» si le flambeau de l'amour brûlait encore pour
» nous, ce désert verrait un jour de nouveaux
» habitants, et nous aurions quelqu'un pour
» nous fermer les yeux. Mais la vieillesse a
» glacé nos sens, et je ne prévois plus que la
» solitude et la mort. En parlant ainsi, les
» époux s'approchaient lentement d'un temple
» où Thémis rendait ses oracles; là, s'ap-
» puyant sur les bras l'un de l'autre, ils se
» prosternent ensemble, et courbent leurs
» têtes blanchies au pied du sanctuaire. Tout-
» à-coup la voûte s'ébranle, et le couple vé-
» nérable frémit en entendant ces paroles:
» SORTEZ DU TEMPLE, VOILEZ-VOUS LE VISAGE,
» ET JETEZ DERRIÈRE VOUS LES OS DE VOTRE
» MÈRE. A ces mots, Deucalion, l'ami des
» Dieux, interprétant leur volonté, couvre
» d'un voile sa tête et celle de son épouse.
» Ils traversent ensemble de vastes déserts, et
» jètent derrière eux les pierres qui sortent
» du sein de la Terre, notre mère commune.

N.° 8.

Jupiter leur dit : vivez ; et ils vivent.

» Soudain ces pierres, semblables au marbre » que l'artiste a dégrossi, prènent, par de- » grés, une figure humaine. Bientôt leurs » traits se perfectionnent, leurs yeux brillent, » leur teint s'anime, leurs membres s'agitent, » ils vont marcher.... Ils marchent! Jupiter » leur dit: VIVEZ, et ils vivent ».

Calliope eut à peine fini, que la victoire lui fut décernée d'une voix unanime. Les filles de Piérus éclatèrent alors en murmures, mais tout-à-coup leur corps se couvrit de plumes noires et blanches, et elles furent changées en pies. Ce châtiment ne réprima ni leurs plaintes ni leur babil:

Car, depuis leur métamorphose,
Elles ont conservé leur volubilité,
Et le talent, si cher à la beauté,
De dire, en bien des mots, rien ou très-peu de chose,

Les Muses, après cette victoire, retournèrent sur le mont Parnasse, et vécurent long-temps dans une paisible intimité. Souvent elles parcouraient ensemble le sacré vallon où serpentent les eaux d'Hypocrène. Là, elles rencontraient leurs jeunes élèves, cueillant des

fleurs, et les encourageaient à gravir la double colline.

Un jour, s'étant éloignées de votre demeure, la pluie les surprit, et elles cherchèrent un asyle. Le tyran Pyrénée, établi, depuis peu, dans la Phocide, vint à leur rencontre, et leur offrit une retraite dans son Palais. Les Muses l'acceptèrent; mais à peine y furent-elles entrées, que le tyran fit fermer les portes, et voulut leur faire violence. Aussitôt les neuf Sœurs prirent des ailes et s'envolèrent. Pyrénée, pour les atteindre, monta sur une tour élevée; mais, en s'élançant après elles, il tomba, et fut brisé de sa chûte. La fable ne nous dit pas ce que devinrent alors les Muses fugitives. On présume qu'elles ont parcouru, depuis ce temps, les plus belles contrées de l'Univers; et j'adopte volontiers cette opinion, car j'ai toujours soupçonné que nous en avions plusieurs sur les rives de la Seine.

Il serait même assez plaisant
Que, vous parlant de ces doctes Pucelles,
Je racontasse innocemment
Leur histoire à l'une d'entre elles.

Malgré la vie errante des Muses, on assure qu'elles conservèrent précieusement leur virginité. Quelques détracteurs ont écrit, à la vérité, que plusieurs avaient été mères. Ils ont avancé hardiment que Rhæsus était fils de Terpsichore; Linus, de Clio; et le divin Orphée, de Calliope. Ils ont ajouté qu'Arion et Pindare étaient aussi enfants des Muses. Mais ces prétendues filiations sont purement morales. Un Poète était-il inspiré par une Muse, on disait d'abord qu'elle l'avait adopté; puis on répétait qu'il était son fils; puis les femmes charitables soupçonnaient que cela pouvait être; puis les femmes discrètes publiaient que cela était: elles le tenaient de bonne part, elles en avaient des preuves; elles l'avaient vu, elles l'auraient juré!... Elles le juraient, et l'on écrivait sur leur parole.

Au reste, ces faux bruits portèrent si peu d'atteinte à la réputation des Muses, qu'elles eurent toujours une foule d'Adorateurs. Plusieurs passèrent leur vie entière à les chercher inutilement, et moururent d'amour pour ces DAMES INVISIBLES (1). D'autres, sans les con-

(1) Voyez l'ingénieux roman de Dom-Quichotte.

naître, affrontèrent, pour leur plaire, les plus grands périls, et poussèrent l'héroïsme jusqu'à la témérité.

Plus d'un preux Chevalier, sans casque, sans armure,
Mais d'un triple orgueil cuirassé,
Et d'un noble amour embrasé,
Sur leur coursier fougueux, tenta mainte aventure;
Et, depuis sa déconfiture,
Mérita d'être baptisé
LE CHEVALIER DE LA TRISTE FIGURE (2).

Les convives recherchaient aussi les faveurs et la société des neuf Sœurs. Ils commençaient leurs festins par une libation en l'honneur des Grâces, et les finissaient en buvant aux Muses. Par-tout on leur élevait des autels et des statues. Elles étaient représentées assises à l'ombre d'un laurier, et se tenant toutes par la main. Leur front était couronné de palmes, et chacune d'elles portait les attributs de l'art auquel elle présidait.

Les Romains leur avaient élevé un temple, où les Poètes lisaient publiquement leurs ouvrages. Ils leur avaient aussi consacré un autre monument; c'était la Fontaine des

(1) Voyez le même roman.

Muses. Mais, ce qui vous étonnera sans doute, cette Fontaine était auprès du temple de la Fortune. Quel contraste dans ce voisinage! Les voisins furent long-temps sans se connaître. Enfin, sous le règne d'Auguste (1), les Prêtres du Temple en ouvrirent les portes aux Gardiens de la Fontaine, et ceux-ci permirent aux Prêtres d'y venir puiser quelquefois.

Depuis ce temps, les Sœurs d'Apollon furent accueillies à la Cour, et leurs favoris devinrent les amis des Rois. Mais tandis que les Muses brillaient auprès du trône, souvent elles s'échappaient pour aller, dans la retraite, consoler les affligés. Là, elles pleuraient avec Sapho, gémissaient avec Ovide, et soupiraient avec Tibulle. Elles ont conservé jusqu'à nos jours cette sensibilité secourable, et quelquefois j'en fais moi-même la douce expérience.

Dans ces moments où la Mélancolie
Etend son voile sur les jours
Que je passe loin d'Emilie ;

(1) Auguste et Mœcène protégèrent et enrichirent Horace et Virgile. Cependant les protecteurs y gagnèrent plus que les protégés.

Quand j'aime à m'égarer dans les sombres détours
Des bois où gémit Philomèle ;
Quand mon cœur gémit avec elle,
Ma Muse vient à mon secours.
» Vous êtes loin de votre amie ,
» Me dit-elle ; je viens soupirer vos douleurs :
» Il est doux de verser des pleurs ,
» Quand on pleure par sympathie ; »
Ah ! si je l'en croyais ! . . . . Mais souvent l'Amitié ,
Pour nous consoler , nous abuse.
A qui donc se fier ? dites-moi par pitié :
Dois-je me fier à ma Muse ?

LETTRE XXI.

Adoré des hommes, chéri des Dieux, favorisé des Déesses, Apollon se voyait au comble de la gloire et de la félicité; mais il était père, et les alarmes ne sont jamais loin d'un cœur paternel.

Au milieu de son brillant palais, entouré des Saisons et des Heures, il voit, d'un pas tremblant, approcher un jeune mortel qui détourne ses regards éblouis, et baisse, à son aspect, un front respectueux. Tandis que le Dieu du Jour admire, avec une émotion secrète, ces traits charmants qui ne lui sont pas inconnus, l'adolescent se prosterne au pied du trône, et, d'une voix entrecoupée de sanglots, il s'écrie: O mon père!....

A ce mot, Phébus se troubla;
Mais il se trouvait fort en peine:
A qui dois-je cet enfant-là?
Est-ce à Leucothoé, Clitie, ou bien Climène?
Où tant d'autres? Quel embarras!
Je sens bien que je suis son père;
Mais décemment je ne puis pas
Lui demander quelle est sa mère.

« Souffriras-tu, poursuivit le fils inconnu, » qu'un jeune audacieux outrage impunément » ton épouse chérie! . . . . — Laquelle? se » disait Apollon. — Et fidèle, ajoutait le » suppliant ». Le Dieu du Jour n'y était plus.

Cependant le jeune homme, essuyant ses larmes, continua d'une voix plus assurée: « Epaphus, né de la nymphe Io, se prétend » fils de Jupiter. Je ne lui conteste point cette » illustre origine; et le téméraire nie insolem- » ment que je te doive le jour, et qu'Apollon » soit l'époux de Climène. . . .

-- » De Climène! Oui, mon fils, je les ai reconnus,
» Ces traits dont la douceur me rappèle ta mère.
-- Si sa mémoire vous est chère,
» Sa prière et mes vœux seront-ils entendus?
-- » Ah! parle; et, quel que soit le sujet qui t'amène
» Je jure par le Styx, mon fils, de t'accorder
» Ce que tu vas me demander.
» Apollon ne sait rien refuser à Climène.
-- » Pour convaincre à jamais les mortels envieux
» Que du Maître du jour j'ai reçu la lumière,
» Mon Père, sur ton char, laisse-moi, dans les cieux
» Parcourir ton immense et brillante carrière.
-- » Eh! qui vous a donné ce conseil téméraire?
-- » Climène. -- Ecoutez-vous les vœux ambitieux
» Qu'enfante l'orgueil d'une Mère?
» Et l'Amour maternel n'a-t-il pas sur les yeux

» Un bandeau plus épais que celui de son frère ?
» Faible mortel, des cieux connais-tu le chemin ?
» Pourras-tu diriger, d'une main intrépide,
» Mes coursiers gravissant le sentier du matin,
» Et descendant, le soir, d'une course rapide,
» Cette vallée immense où, dans le sein des mers,
» Amphitrite m'attend au bout de l'Univers ?

» Ouvre les yeux; renonce à ce projet funeste;
» Vois les monstres épars sous la voûte céleste.
» Comment braveras-tu le Lion rugissant,
» Et l'Ecrevisse aux serres menaçantes,
» Et l'Hydre aux têtes renaissantes?
» Le Taureau furieux, le Bélier bondissant,
» Le Sagittaire armé d'un trait inévitable,
» Le Scorpion livide et gonflé de poison,
» Le Verseau de son urne inondant l'horizon,
» Le Capricorne épouvantable,
» Dont le front, surmonté d'un sinistre croissant,
» Fait frémir des Epoux le Peuple pâlissant! «

Ces raisons, jointes à la persuasion paternelle, auraient sans doute détourné Phaéton de son projet, si Climène, en élevant son fils, ne lui eût transmis une certaine ténacité que les hommes appèlent de l'entêtement, et les femmes du caractère.

Le caractère du fils triompha de la raison du père. Le Dieu du Jour appèle, en soupirant, les Heures matinales. Elles volent,

précédées de l'Aurore, et attèlent au char du Soleil le rapide Eoüs, l'ardent Phlégon, le fougueux Ethon et le léger Piroïs. Phaéton s'élance sur le char radieux, saisit avec assurance les rênes étincelantes, et reçoit à peine, en partant, les derniers avis de son père:

« Dans ton vol trop timide ou trop ambitieux,
» Evite également et la terre et les cieux.
» Suis le milieu; c'est là le chemin qu'il faut prendre.
» Il y va de tes jours à le bien observer:
» On tombe pour trop s'élever,
» Et l'on se perd pour trop descendre. »

Apollon parlait encore, et déjà son fils planait au loin sous la voûte azurée. Soudain les coursiers impétueux se sentant pressés ou retenus au hasard par une main novice, s'échappent, en bondissant, dans les plaines de l'air. Tantôt s'élançant vers la demeure des Immortels, tantôt se précipitant vers le globe terrestre, et menaçant tour-à-tour d'embrâser la terre et les cieux, ils font pâlir Jupiter dans l'Olympe, Neptune au sein des ondes, et Pluton même au fond des enfers.

Cybèle, dévorée d'une ardeur inconnue, gémit, s'agite, se tourmente, et, levant vers le ciel sa tête brûlante et ses yeux desséchés,

adresse, d'une voix presque éteinte, cette prière au Souverain des Dieux:

Si j'ai mérité ta colère,
Si les humains sont innocents,
Tonne sur leur coupable mère,
Mais épargne au moins ses enfants.
Termine, par pitié, les tourments que j'endure;
De mon sein entr'ouvert vois la stérilité.
Phébus a desséché ma brillante ceinture,
Ridé mon front noirci, brûlé ma chevelure,
Et tari ma fécondité.
Malheureuse d'être immortelle,
Quand la douleur toujours nouvelle
De maux toujours naissants m'offre une éternité!
Rendez à la Terre embrâsée,
Rendez la nuit et la rosée,
Ou reprenez, grands Dieux, son immortalité.

A ces mots, le Roi des Cieux, touché du malheur de Cybèle, parce qu'il en était lui-même menacé, se lève, saisit sa foudre, et, d'un bras formidable, frappe le téméraire enfant de Climène. Tandis que les coursiers achèvent au hasard la carrière du jour, Phaéton, jouet des vents et de la foudre, tourbillonne et tombe dans l'Eridan, dont les ondes brûlantes roulent vers l'Océan son corps à demi consumé.

Voyez-vous sur le rivage Cygnus, jeune

roi des Liguriens (1) ? Jeune, mais fidèle; monarque, mais sensible, il tend les bras au corps inanimé de son cher Phaéton. Oh ! s'il pouvait s'élancer vers lui, et l'embrasser encore pour la dernière fois ! Le Ciel seconde les vœux de l'Amitié. Soudain Cygnus se couvre d'un plumage dont la blancheur annonce la pureté de son ame. Il nage majestueusement vers le corps de son ami, s'incline vers lui, le couvre de ses ailes étendues. Sa douleur, long-temps muette, s'exhale en un chant tendre et plaintif, dont l'écho répète et prolonge les accents mélodieux.

Moins heureuses que Cygnus, les sœurs de Phaéton, en pleurant leur frère, sentent leurs pieds s'attacher au rivage. Leurs bras s'allongent en rameaux flexibles, sur lesquels Zéphire agite la feuille argentée du Peuplier; et leurs larmes distillées en perles jaunissantes forment cet ambre précieux que les Graces vienent recueillir pour la toilette de Vénus.

Ces pleurs, aux rives de la Seine,
De la Beauté souvent embaument les appas;

(1) Il y a eu plusieurs Cygnus; celui-ci est le plus célèbre et le seul intéressant.

Et, parfumant au loin la trace de ses pas,
Annoncent aux amants leur jeune souverain.
Mais ils n'exhalent point cette suavité,
Ce nectar enivrant, cette pure ambroisie
Des timides soupirs que la Mélancolie,
La Tendresse et la Volupté
Font éclôre, au matin, des lèvres d'Émilie.

LETTRE XXII.

Le Printemps renaissait pour la première fois ;
Tout souriait dans la Nature.
Zéphire couronnait les bois
Des prémices de la verdure ;
Tout fleurissait, tout languissait ;
Le cœur étonné balançait
Dans une douce incertitude,
Et lui-même s'interrogeait
Sur la tendre sollicitude
Dont il cherchait en vain l'objet.
Le feu d'amour couvait encore ;
Nul desir, jusque-là, ne l'avait excité ;
Il fallait, pour le faire éclôre,
Un sourire de la Beauté....

Tout-à-coup la terre frémit de plaisir, l'air fermente et s'embrâse, la mer bouillonne, blanchit d'écume, et Vénus s'élève du sein des flots.

Vierge tendre et modeste alors, qu'elle était belle!
L'Onde, sur ses replis, mollement la berçait ;
D'un regard caressant, l'œil du jour la fixait ;
Autour de ses trésors, Zéphyr s'arrondissait,

N.° 9.

Où suis-je ! quel réveil : quelle volupté pure.

Et les flots amoureux murmuraient auprès d'elle.
La jeune Déité levant enfin les yeux,
Promène ses regards craintifs et curieux.
Elle admire le Ciel et l'Onde et la Lumière,
Dont l'éclat blesse encor sa timide paupière.
Sa bouche s'ouvre, et son premier soupir,
Son premier mot, est l'accent du plaisir :
« Où suis-je ! Quel réveil ! quelle volupté pure !
» O que cet air est doux ! que ce jour est serein !
» Que tout est beau dans la Nature !
» Quelle douce chaleur circule dans mon sein !...
» Que sens-je battre sous ma main ?... »
Vers son cœur palpitant alors baissant la vue,
Elle admire, sourit, et rougit d'être nue.
Ses mains volent... Malgré ces mobiles remparts,
Ses trésor innocents percent de toutes parts.
Quelle confusion !... Suspendant ses caresses,
Zéphyr, de la vapeur des Cieux
Forme un nuage officieux,
Et sauve à sa pudeur l'embarras des richesses.

Ce jeune Dieu la posant ensuite sur une conque marine, la conduisit à l'île de Cypre. Ce fut là que les Heures se chargèrent de son éducation.

Les Heures étaient filles de Jupiter et de Thémis ; mais, malgré leur fraternité, il y avait aussi peu de ressemblance dans leurs caractères que dans leurs figures. Elles avaient toutes des

ailes, et parcouraient successivement le même espace. Cependant,

Leur course était plus rapide ou plus lente.
L'Heure pénible de l'attente
Longuement semblait parcourir
Un siècle entier. Mais du plaisir
L'Heure, toujours trop diligente,
Disparaissait comme un éclair.
L'Heure du Repentir, le front d'ennuis couvert,
En poussant des plaintes amères,
Des espaces imaginaires
La rappelait en vain. Pour calmer sa douleur,
L'Heure du Souvenir, lui retraçant les charmes
De cette aimable et fugitive Sœur,
Avec plus de douceur faisait couler ses larmes.
Ainsi, quand loin de vous il faut porter mes pas,
D'un tendre souvenir mon ame encore émue,
Se rappelant l'heure où je vous ai vue,
Charme l'ennui de celle où je ne vous vois pas.

Les Heures présidaient alors, comme aujourd'hui, aux plaisirs, aux peines, aux espérances, aux rendez-vous, à l'étude, aux arts naissants, et sur-tout aux quatre saisons de l'année. Vous voyez que rien ne se faisait sans elles. Mais aussitôt que Vénus eut vu le jour, elles laissèrent aller le monde comme il put, volèrent à l'île de Cypre, y reçurent la Beauté, et s'y fixèrent pour son éducation. Il paraît qu'alors ces

Divinités légères étaient capables de constance ; mais aujourd'hui leur caractère a bien changé !

Le temps n'est plus où, près des Belles,
Les Heures fixaient leur séjour ;
Aujourd'hui, près de vous, l'Amour
Semble multiplier leurs ailes.

LETTRE XXIII.

Vous jugez bien, Emilie, que l'éducation de Vénus ne ressembla point à celle de nos Parisiennes. Etre belle sans orgueil, aimable sans coquetterie, instruite sans prétentions, amie discrète, amante fidèle, épouse vertueuse et bonne mère, ce fut là tout ce que l'on exigea d'elle. Sur ces principes, qui valaient bien les nôtres, ses Institutrices établirent leur plan d'instruction, et l'exécutèrent à peu près de la manière suivante:

La première Heure l'appelait
Quand Phébus ouvrait sa carrière,
Et la Beauté se réveillait
Avec le Dieu de la Lumière.

La deuxième Heure entrelaçait
Quelques fleurs, un peu de verdure
Dans ses cheveux, et lui disait:
« Méprisez l'art de la parure;
» Il n'est fait que pour la laideur.
» Soyez modeste; la pudeur
» Est le fard qui sied à votre âge.

» Que le trésor de vos attraits
» Soit toujours voilé d'un nuage;
» Que ce voile soit fort épais,
» Et qu'il tiène, s'il est possible.
» Le sanctuaire des Amours,
» Pour être respecté toujours,
» Doit toujours être inaccessible «.

La troisième lui présentait
Des fruits nouveaux et du laitage.

La quatrième lui dictait
L'art de parler sans verbiage:
» Ne prétendez point à l'esprit,
» Et sur-tout gardez-vous d'en faire.
» Parlez peu, mais bien; ce qu'on dit,
» Jamais ne peut manquer de plaire,
» Quand la raison, quand la gaîté,
» Quand le sentiment assaisonne
» Un mot dont la simplicité
» N'offense l'orgueil de personne «.

La cinquième formait son cœur,
Le disposait à la tendresse,
Et chassant la feinte et l'adresse,
Y faisait germer la candeur.
» Aimez un jour, lui disait-elle,
» Aimez; gardez-vous d'abuser
» De l'avantage d'être belle.
» Choisissez bien, et sachez vous fixer.
» Vive et tendre comme vous l'êtes.
» Ne préférez jamais le plaisir dangereux
» De multiplier vos conquêtes
» Au bonheur de faire un heureux «.

La sixième ajoutait : « Préférez la tendresse
» D'un ami véritable aux vœux de mille amants ;
» L'amour est fait pour la jeunesse,
» Et l'amitié pour tous les temps.
» Quoique femme, soyez discrète.
» Songez qu'il est cruel d'oser sacrifier
» Un jeune cœur qui vient nous confier
» Son espoir, son bonheur, ou sa peine secrète ;
» Et qu'un secret dont on prend la moitié,
» Est un dépôt sacré qu'on ne peut se permettre
» D'aller divulguer, sans commettre
» Un sacrilége en amitié.

Les trois Heures suivantes lui enseignaient les devoirs de l'humanité, de la foi conjugale, de la maternité, et lui répétaient tour-à-tour :

» A peine l'Univers commence,
» Il est déjà des malheureux.
» Ne dédaignez point l'indigence ;
» Le plus noble attribut des Dieux,
» Ma fille, c'est la bienfaisance.
» Si vous saviez comme il est doux
» De visiter, sous leur chaumière,
» Les mortels que le sort jaloux
» A condamnés à la misère ;
» De compatir à leurs malheurs,
» De mêler nos soupirs aux leurs,
» D'entrer dans leur douleur profonde ;
» De leur prouver, par nos soins réunis,
» Qu'ils ne sont pas seuls dans le monde,
» Et que les malheureux ont encor des amis !
» O que la main d'une belle a de graces,

» Lorsqu'elle

» Lorsqu'elle répand les bienfaits!
» Au lieu de mille Amants vaincus par vos attraits,
» Qu'il sera bien plus beau d'attirer sur vos traces
» Les heureux que vous aurez faits!

» Quand vous aurez prononcé le serment
» De rendre heureux l'époux qui vous aura choisie,
» Semez de fleurs tous les jours de sa vie;
» Aimez en lui votre Ami, votre Amant.
» Que dans vos bras paisiblement
» Il repose; soyez son Ange tutélaire;
» Veillez; loin de son cœur, chassez les noirs chagrins;
» Qu'il trouve, auprès de vous, plus purs et plus sereins,
» L'air qu'il respire, et le jour qui l'éclaire.
» C'est ainsi qu'en vos fers vous saurez l'arrêter.
» Si, malgré tant de soins, il devient infidèle,
» En reproches amers gardez-vous d'éclater;
» Mais offrez-lui des mœurs un si parfait modèle,
» Qu'il soit forcé de l'imiter;
» Et si votre exemple le touche,
» S'il revient à vos pieds abjurer son erreur,
» Qu'il trouve, en arrivant, l'amour sur votre bouche,
» Et le pardon dans votre cœur.
» L'homme ne sait aimer qu'autant qu'on sait lui plaire;
» Etudiez son caractère,
» Ménagez-lui le prix de la moindre faveur;
» A l'orgueil, à l'humeur, opposez le sourire;
» L'innocence au soupçon, le calme à la fureur;
» Régnez en suppliant, et fondez votre empire
» Sur l'amour et sur la douceur.

» Un jour, Cypris, vous serez mère;
» N'abandonnez jamais le fruit de vos amours
» Aux mains d'une mère étrangère.

» Nourrissez votre fils ; remplissez vos beaux jours
» Des soins intéressants de ce saint ministère.
» Ces jours pour le plaisir ne seront point perdus ;
» La Nature, aux bons cœurs, donne pour récompenses
» Des devoirs les plus assidus
» Les plus douces des jouissances.
» Vous les mériterez : de votre nourrisson
» Une autre n'aura pas la première caresse ;
» Vous jouirez avec ivresse
» Des prémices de sa tendresse
» Et des éclairs de sa raison.
» Souvent, tandis que de sa mère
» Ses lèvres presseront le sein,
» En admirant son minois enfantin,
» Vous croirez démêler quelques traits de son père.
» Alors vous sentirez palpiter votre cœur
» Du plaisir de trouver l'Auteur dans son ouvrage.
» Et de l'espoir de voir croître, sous votre ombrage,
» Le fruit dont vous aurez alimenté la fleur ».

C'était ainsi que ces sages Institutrices formaient le cœur et l'esprit de leur jeune Elève, jusqu'au moment où l'Heure du sacrifice la conduisait au Temple :

Cypris, les yeux baissés, le front ceint de guirlandes,
Portait au pied des Dieux d'innocentes offrandes ;
Et, tandis que l'encens fumait sur leurs Autels,
Offrait son jeune cœur au roi des Immortels.

L'Heure suivante la ramenait sous un berceau de myrthes. Là,

Un repas préparé des mains de la Nature

Se présentait à l'ombre, au bord d'une onde pure.
Les fleurs sur les rameaux serpentaient en festons,
Et la prairie offrait des sièges de gazons.
A ces heureux festins présidaient l'Innocence,
La folâtre Gaîté, la douce Tempérance,
Et l'aimable Franchise, et la Frugalité,
Fille de la Raison, mère de la Santé.

Bientôt l'Heure de la promenade et celle du travail, s'emparaient successivement de Vénus;

Quelquefois, au milieu de ses jeunes Compagnes,
Elle allait butiner sur les fleurs des Campagnes,
Et les fleurs aussitôt renaissaient sous ses pas.
A son retour, prenant l'aiguille de Pallas,
Son adresse en faisait un instrument docile,
Et mêlait avec art l'agréable à l'utile.

Les Heures suivantes donnaient le signal des danses et des concerts. Tandis que Cypris dansait, on lui répétait souvent:

Que vos graces soient naturelles;
Ne les contrefaites jamais.
Dès que l'on veut courir après,
On commence à s'éloigner d'elles.

Quand la Déesse se reposait, quelquefois une de ses Institutrices venait s'asseoir auprès d'elle; et, lui faisant remarquer la joie qui

animait l'assemblée, elle lui disait en l'embrassant :

« Sous les lambris dorés des célestes portiques,
» Vous regretterez quelquefois
» Nos danses, nos concerts rustiques.
» Ah ! revenez alors habiter dans nos bois,
» Vous y retrouverez la paix de l'innocence ;
» Venez cueillir des fleurs au bord de ce ruisseau,
» Venez vous reposer sous ce même berceau,
» Témoin des jeux de votre enfance.
» Là, vous rappèlerez le songe du bonheur ;
» Là, vous sentirez votre cœur
» Respirer avec plus d'aisance ;
» Là, vos regards charmés croiront, autour de vous,
» Voir se multiplier les fleurs sur la verdure ;
» Le Ciel sera plus beau, la Naïade plus pure,
» L'ombrage plus épais, et le zéphyr plus doux.
» Là, vous retrouverez la source de ces larmes,
» Qu'on ne verse plus chez les Dieux ;
» Et vous éprouverez ce qu'on goûte de charmes,
» A regretter le temps où l'on était heureux ».

L'Heure du Concert interrompait ces entretiens. Il est probable que l'Art du Chant était encore loin de sa perfection ; car Vénus se contentait d'exprimer avec ame l'amour, le plaisir ou la tristesse ; elle ne joignait à cette expression, ni roulement d'yeux, ni contorsions, ni coups de gosier, ni tours de force ; et, ce

qui paraîtra sans doute incroyable, elle prononçait avec soin, et daignait chanter pour ceux qui l'écoutaient. Vous présumez bien, d'après ces petits ridicules antiques, que ses chansons étaient fort simples, et qu'elles ne valaient pas, à beaucoup près, le moindre des chef-d'œuvres de nos modernes Anacréons. En voici quelques fragments que j'ai hasardé de vous traduire, pour vous en donner une légère idée :

Nymphes, que l'amour, dans vos yeux,
Brille et s'aperçoive sans peine,
Comme l'on voit l'azur des Cieux
Dans le crystal d'une fontaine.

Ne trompez jamais ; le serment
Qui sort de vos lèvres vermeilles,
Est aussi doux pour votre Amant,
Que le miel des jeunes Abeilles ;

Mais la séduisante douceur,
D'un aveu dicté par la feinte,
Pour un crédule et tendre cœur,
Est plus amère que l'absinthe.

Recevez les pleurs de l'amour
Que vos charmes ont fait éclôre,
Comme la fleur, au point du jour,
Reçoit les larmes de l'Aurore.

Cédez, mais à ses vœux ardents
N'accordez pas tout ce qu'il ose;
Des plaisirs de votre printemps,
Craignez d'éparpiller la rose.

Le concert était suivi d'un repas frugal et champêtre, après lequel, la dernière Heure du jour conduisait Vénus dans une grotte tapissée de verdure, où Morphée lui fermait la paupière.

Les Heures de la Nuit rassemblaient tour-à-tour
Les Songes légers auprès d'elle:
Cypris, au milieu de sa Cour,
Jeune, sensible, femme et belle,
Songeait alors innocemment
Qu'elle n'avait qu'un seul Amant,
Et rêvait qu'elle était fidèle.

Après quelques années de cette éducation suivie, l'Elève des Heures se trouva si accomplie en tous points, que les Dieux voulurent la voir, pour s'assurer eux-mêmes de tout ce que la Renommée en publiait. Les envieux assurèrent bientôt qu'il y avait plusieurs Vénus, dont on attribuait les graces et le mérite à une seule; et cette erreur s'accrédita tellement alors, que, cinq à six mille ans après, Cicéron nous l'a transmise. Il faut la lui pardonner: les femmes parfaites font, de nos

jours, autant d'incrédules qu'elles en faisaient de son temps;

Et je vois, lorsque l'on raisonne
Sur vos attraits, vos talents réunis,
Leur nombre, à tout moment, partager les avis
Sur l'unité de la personne.

LETTRE XXIV.

VÉNUS avait à peine atteint sa quatorzième année, lorsqu'elle fut demandée à la Cour Céleste. Sa présentation ne ressembla point à celle de nos Duchesses, et les préparatifs en furent bien différents : la Nature seule y présida ; chez nous, l'Art seul y préside.

A quatorze ans, Églé, déjà coquette,
A pris le rouge, en sortant du couvent.
Son jeune front, qui rougissait souvent,
Ne rougit plus, graces à sa toilette.
Son œil, hagard en sa vivacité,
Ressemble à l'œil de la Lubricité.
De ses sourcils, l'Art a tracé l'ébène ;
Et d'un bleu tendre imbibant son pinceau,
A, d'une main sagement incertaine,
Fait sur le blanc circuler quelque veine,
Pour animer ce visage nouveau.
Des Jeux, des Ris, voici l'aimable Reine ;
Volez, Zéphyrs ; mais ne l'approchez pas.
Discrétement retenez votre haleine,
Sinon, craignez de souffler ses appas.
Pour ménager cette Vénus nouvelle,
Divin Soleil, tempère ton ardeur :
Voile ton front ; sinon, je crains pour elle

Le triste sort des attraits de Sémelle (1).
Quand tes rayons nous dardent ta chaleur,
Souvent j'ai vu (quelles métamorphoses !)
Sur la pâleur se dissoudre les roses,
Et la beauté fondre sur la laideur.

Cet Art imposteur n'existait pas encore au premier siècle du monde.

On se présentait à la Cour
Avec ses traits et son visage ;
On ne changeait point, en un jour,
De teint, de cheveux, de corsage.
L'art de plaire rajeunissait ;
C'était le seul fard en usage.
Il ne déguisait aucun âge ;
A tout âge, il embellissait ;
Et dès qu'à la Cour de Cybelle,
Une Déesse paraissait,
On était sûr que c'était elle.

L'Aurore ayant ouvert le jour où Vénus devait être présentée, la Déesse s'éveilla paisiblement, s'assit au bord d'une onde pure ; et, devant ce miroir tranquille, elle ceignit d'une couronne de myrthe les boucles flottantes de sa chevelure. Plusieurs assurent qu'elle était blonde, d'autres prétendent qu'elle était brune. Pour

(1) Consumée par Jupiter.

moi, je suis tenté de croire que ces deux couleurs, mélangées sur son front, y formaient une nuance, qui réunissait ce que les brunes ont de plus piquant, les blondes de plus voluptueux,

Et qu'elle inspirait tour-à tour,
Ainsi que vous, belle Emilie,
Les transports brûlants de l'amour,
Et sa tendre mélancolie.

Ce fut en ce moment que la Nature lui fit présent de cette ceinture divine et mystérieuse, qui bientôt tourna la tête à tous les Dieux, et qui, depuis, a rendu tant de Grands-Hommes si petits !

On y voyait l'Amour conduit par l'Espérance,
Les timides Aveux, la molle Résistance;
La Pudeur enfantine, et les jeunes Plaisirs,
Qui fuyaient, agaçaient, caressaient les Desirs;
La tendre Volupté, ses transports et ses charmes,
L'Ivresse, la Langueur, les yeux baignés de larmes;
La douce Intimité, les Soupir, les Serments;
Les Caprices, suivis des Racommodements.

Tel était le dessus de ce tissu mystérieux; mais sur le revers,

La main des tristes Euménides
Avait tracé les noirs Soupçons,
La Haine, les Baisers perfides,

Les Vengeances, les Trahisons.
Par de sombres détours, la pâle Jalousie
Se traînant d'un pas chancelant,
A l'Amour infidèle, arrachait, en tremblant,
Le masque de l'Hypocrisie.

Je ne vous dirai pas, Emilie, si ce dangereux talisman existe encore aujourd'hui; cependant, comme la plupart des hommes se plaignent de ses effets, il faut bien que, par une tradition fatale, il nous soit parvenu.

Mais, entre nous, je conjecture
Que l'Amour, de l'Hymen jaloux,
Ne fait plus connaître aux époux
Que le revers de la ceinture.

Quoi qu'il en soit, lorsque Vénus eut revêtu ce divin ornement, les Graces n'y voulurent, plus rien ajouter; persuadées qu'à l'âge de la Déesse, la parure la plus séduisante était toujours la plus simple. En effet,

S'il est un âge où la simplicité
Donne sur-tout un prix à la beauté,
C'est ce moment, qui, n'étant plus l'enfance,
N'est pourtant pas encor l'adolescence.
Ce ton naïf de l'ingénuité,
Cette pudeur si rare et si touchante,
Ces yeux baissés, cette bouche riante,
Qui ne sait point trahir la vérité;
Ce coloris de la rose naissante,
Cette blancheur et ce doux velouté;

Tout nous séduit, nous ravit, nous enchante.
Telle, à vingt ans, bien moins à redouter,
Prenait alors les cœurs sans s'en douter...

Vous qui sortez à peine de cet âge,
Dans ce tableau voyez-vous votre image?
Peintre novice, en traçant vos attraits,
Tantôt je crains d'altérer quelques traits,
Tantôt je crains, retouchant mon ouvrage,
D'être accusé de flatter mes portraits....
De les flatter!... Pardonnez à ma Muse
Ce mouvement de pure vanité.
A ce tableau, depuis qu'elle s'amuse,
S'il lui paraît que sa main l'a flatté,
L'original doit lui servir d'excuse.

LETTRE XXV.

La Cour céleste était assemblée pour recevoir la fille de l'Océan. Les Déesses, avec un sourire mêlé d'inquiétude, murmuraient entre elles tout bas:

» C'est un enfant, à ce qu'on dit.
» Est-elle bien ? -- Bien pour son âge:
» Des yeux..... bleus, un teint de village,
» Le cœur neuf, autant que l'esprit;
» L'air agreste, le ton champêtre,
» Le sourire plus qu'innocent.
» Mais avec nous, en grandissant,
» Cela se formera peut-être. »

Elles parlaient encore, lorsque Vénus se présenta. Sa taille divine, son maintien noble et décent, ses grands yeux bleus, ornés de sourcils d'ébène; ses blonds cheveux, flottant sur l'albâtre; ses contours arrondis, chef-d'œuvres de la Nature; ces lys, couverts des roses de la pudeur; ce modeste embarras; ces graces naïves; cet abandon voluptueux, enchantèrent tous les Dieux, et déconcertèrent toutes les

Déesses. Comment donc ! disaient-elles, en se mordant les lèvres,

« Malgré son air provincial,
» C'est une très-jolie ébauche :
» Elle a le maintien un peu gauche,
» Mais elle n'est point du tout mal. »

Jupiter, souriant avec tendresse, lui dit en l'embrassant : « Venez, ma chère fille ; venez » ceindre la couronne qui vous est destinée. » Junon partage avec moi le trône du Ciel ; » Pallas occupe celui de la Sagesse ; celui de » la Beauté vous attend. »

A ces mots, vous eussiez vu le rouge monter au visage de toutes les Déesses. Elles se regardaient avec un sourire amer, levant à moitié l'épaule, et se tordant les doigts. Si l'on eût alors porté des éventails, pas un seul n'en fût réchappé. Elles se coudoyaient furtivement, et se disaient entre les dents :

« Que notre chère favorite
» Doit avoir le cœur gros de son petit mérite !
» Jupin radote, en vérité !
» Car si la pauvre enfant a quelque connaissance
» Des graces et de la beauté,
» Ce n'est point par expérience. »

Cependant Jupiter posa sur la tête de Vénus une couronne de myrthe ; et alors, bon gré

N°10

Jumon partage avec moi le trône du ciel ; Pallas occupe celui de la sagesse ; celui de la beauté vous attend.

malgré, il fallut bien applaudir. Il fallut même jouer l'intérêt et la satisfaction. Les Déesses s'en acquittèrent à merveille ; car, dès ce temps-là, il y avait à la Cour des visages très-savants. Cypris, confuse, se voyait environnée de femmes qui lui souriaient, et s'écriaient, en lui tendant les bras :

» Venez, mon cœur, venez ma reine ;
» Comme elle est belle ! quel maintien !
» Quelle fraîcheur ! vous rougissez ?... Eh bien !
» La vérité vous fait donc de la peine ?
» Qu'elle est modeste ! Que d'attraits !
» Que de noblesse ! La friponne
» Semble avoir le front tout exprès
» Fait pour porter une couronne. »

Puis elles ajoutaient à l'oreille :

« Eh ! mais, en vérité, malgré son air discret,
» L'orgueil se met de la partie.
» L'innocente sourit ; sauvons-lui l'ironie ;
» La petite sotte y croirait. »

Vénus, alarmée de ces confidences suspectes, les suivait d'un regard inquiet ; mais aussitôt les Déesses lui donnaient le change, et lui disaient en la caressant :

» Ah ! vous nous écoutez ? Pour une bagatelle,
» N'allez pas vous mettre en courroux :
» On ne peut vous souffrir ! Embrassez-nous, ma belle :
» Nous disons bien du mal de vous. »

D'après le dépit marqué des Immortelles, vous devinez sans doute, Émilie, que bientôt Cypris leur enleva la conquête de tous les Dieux. En effet, elle devint, en peu de temps, l'unique objet de leurs amours et de leurs rivalités. Mars et Vulcain se mirent sur les rangs. Ce dernier n'était pas le plus aimable ; mais il fut le plus heureux... Heureux ? Je m'abuse; car, qu'est-ce que la main, sans le cœur de ce qu'on aime!

LETTRE XXVI.

VULCAIN, seul enfant légitime de Jupiter et de Junon, naquit si difforme que son père, indigné de sa laideur, le précipita du Ciel. L'avorton céleste roula un jour entier dans le vague des airs; et, de tourbillons en tourbillons, il arriva le soir dans l'île de Lemnos, dont les Habitants le reçurent si à propos, qu'il ne se cassa qu'une cuisse. Les Nymphes de la mer prirent soin de lui, et l'élevèrent, mais il resta boîteux de sa chûte.

La Nature, qui lui avait refusé les graces extérieures, lui prodigua les dons du génie. Dès sa première jeunesse, il établit, dans les montagnes de Lemnos, des forges immenses. Ce fut là que l'or, le fer, l'airain, se polirent pour la première fois. Bientôt il construisit de nouveaux ateliers dans les cavernes du mont Ethna. Il y travaillait sans relâche avec ses noirs Cyclopes. Les principaux étaient Brontès, Stéropes, Pyracmon et Poliphême. Ces Géants, fils du Ciel et de la Terre, n'avaient qu'un œil percé au milieu du front.

Leurs bras nerveux soulevaient sans cesse de lourds marteaux ; l'Ethna retentissait de leurs coups redoublés, et vomissait, par ses vastes soupiraux, une fumée noire et brûlante. Enfin, le fils de Jupiter parvint à forger la foudre, et l'on prétend que son antre est encore l'arsenal du tonnerre.

Aussi j'ai quelquefois rendu grace à Vulcain :
Quand votre cœur refuse de m'entendre,
Qu'un éclair brille, alors la peur vous rend plus tendre,
Et vous baissez les yeux en me serrant la main.
Votre amour croît avec l'orage :
Si la foudre pouvait éclater à vos yeux,
Je ne changerais pas mon sort avec les Dieux ;
Mais à peine Zéphyr a chassé le nuage,
Que mon bonheur s'évanouit
Comme l'éclair qui l'a produit.

Les talents de Vulcain étaient déjà célèbres, lorsque les Titans entreprirent d'escalader le Ciel. Jupiter, abandonné de tous les Dieux, eut alors recours à son fils. Celui-ci, oubliant la façon peu civile dont son père l'avait congédié, lui forgea des foudres, et les Titans furent terrassés. En reconnaissance de cet important service, Jupiter accueillit Vulcain dans son Palais, et le rétablit dans tous ses droits. Mais le Dieu boîteux, voulant se venger de Junon, qui l'avait fait un peu

trop laid, lui fit présent d'un Trône d'or, sur lequel la Déesse, en s'asseyant, se trouva prise par des ressorts invisibles. Elle se plaignit vivement de cette injustice, et s'écria:

» Vous êtes laid, mon fils, et je suis votre mère;
» J'en porte la peine; mais quoi!
» Si vous fûtes doué d'une laideur amère,
» Est-ce plutôt ma faute, à moi,
» Que la faute de votre père?

Vulcain, frappé de la justesse de cette remontrance, délivra Junon, et alla trouver Jupiter, auquel il demanda Minerve en mariage. Aussitôt le Roi du Ciel appela Minerve; et, lui présentant son héritier présomptif:

« Il est temps, lui dit-il, Déesse,
» De subir les lois de l'Hymen;
» Il est temps de donner enfin
» Des héritiers à la Sagesse.
» Voici mon fils, vous connaissez
» Ses chef-d'œuvres et son génie;
» Cédez à ses vœux; unissez
» Les Arts et la Philosophie ».

A la vue du prétendant, Minerve, qui, jusqu'alors, s'était promis de garder sa virginité, se sentit plus que jamais résolue de tenir sa promesse: elle rappela donc à Jupiter le sermont

irrévocable qu'il lui avait fait, de ne jamais disposer de sa main. Jupiter lui répondit:

« J'ai juré, par le Styx, de ne pas vous contraindre
» A former un engagement;
» Mais je n'ai répondu d'aucun évènement:
» J'aurais tremblé de voir enfreindre,
» Dix fois par heure, mon serment.
» Je sais qu'une Vierge discrète,
» Qui sent faiblir son jeune cœur,
» Pour autoriser sa défaite,
» Donne la main a son vainqueur.
» L'occasion vous est offerte,
» Vous, ma fille, de résister;
» Et vous, mon fils, de l'emporter:
» Ainsi, mes enfants, guerre ouverte. »

Vulcain, pour triompher de Minerve, au lieu d'intéresser et de gagner son cœur, s'y prit comme un Forgeron. Mais la Déesse se défendit courageusement de ses violences; et de cet amour infructueux naquit Erésichthon, qui, pour cacher ses jambes de serpent, inventa les chars, dont l'usage s'est renouvelé de nos jours.

Pour dédommager son fils des disgraces de l'amour, le Roi du Ciel le combla d'honneur, et le fit Dieu du Feu. On lui bâtit plusieurs Temples, où il était représenté appuyé sur une enclume, et ayant à ses pieds l'aigle de Jupiter, prêt à porter la foudre. Le plus

célèbre de ces Temples était élevé sur le mont Ethna. Il fallait, pour en approcher, être chaste et pur. La garde du Sanctuaire était confiée à des chiens, qui, par un instinct miraculeux, caressaient les gens de bien, et dévoraient les hypocrites. Si ces gardiens fidèles veillaient encore à la porte des Temples,

Après nos longs pélerinages
Et nos longues processions,
Combien de dévots personnages
Auxquels ils mordraient les talons!

Dans la suite, on institua des Fêtes en l'honneur de Vulcain. Les Athéniens les célébrèrent avec beaucoup de pompe ; ils établirent des courses appelées LAMPADOPHORES (1), et proposèrent des prix aux vainqueurs. Les concurrents portaient des flambeaux allumés. Celui qui laissait éteindre le sien, avant d'arriver au but, le cédait à son Emule, et se retirait.

Même accident chez nous arrive d'ordinaire,
Quand l'Hymen et l'Amour courent même carrière.
Le flambeau de l'Amour, à quelques pas, s'éteint ;
Alors ce Dieu s'envole, et le cède à l'Hymen.

Le culte de Vulcain s'étendait sur toute la

(1) Porte-flambeaux.

terre, et les chef-d'œuvres se multipliaient sous ses mains. La vanité et l'amour des Beaux-Arts l'avaient enfin délivré des inquiétudes d'un sentiment plus tendre. Il se promettait bien de ne plus écouter son cœur; mais Vénus parut, et ses résolutions s'évanouirent. Tel est, Emilie, le sort des hommes et des Dieux; et tel est le vôtre peut-être:

Malgré l'apparente froideur,
Qui sur votre visage est peinte;
La Nature, dans votre cœur,
De l'amour a gravé l'empreinte;
Vos yeux nageant dans la langueur,
Votre abandon, vos rêveries,
Vos soupirs, vos regards baissés,
Vos graces à demi flétries;
Tout parle quand vous vous taisez.
Vous cachez vos larmes furtives,
Vous vous penchez comme une fleur;
Du jasmin la tendre pâleur
Chasse vos roses fugitives.
Ah! croyez-moi, les Arts charmants
Que vous cultivez, Émilie,
Ne peuvent remplir les moments
Des plus beaux jours de votre vie.
Votre cœur, privé d'aliment,
Soupire après un sentiment
Que votre sagesse appréhende;
Vous essayez de le nourrir
D'encens, de gloire, de plaisir.....
Ce n'est pas là ce qu'il demande!

LETTRE XXVII.

Mars, alarmé des dispositions favorables de Jupiter pour Vulcain, chercha du moins à gagner, par adresse, le cœur de celle qu'il ne pouvait obtenir par son crédit. Persuadé que la vanité est souvent le chemin du cœur d'une femme, et que l'éclat flatte toujours la vanité, il s'offrit à Vénus dans l'appareil formidable de toute sa puissance. Il était sur un char d'airain, traîné par des chevaux fougueux. Leurs crins hérissés, leurs yeux ardents, leur bouche écumante de sang, leurs narines soufflant et respirant la vengeance, les avaient fait nommer la Terreur et la Crainte. Debout, sur le devant du char, Bellone, le regard furieux, les cheveux épars, tenait les rênes d'une main; de l'autre, un fouet ensanglanté. Le Dieu, le front couvert d'un casque d'or, surmonté d'un panache, s'appuyait fièrement sur sa lance. Ses membres nerveux étaient revêtus d'une armure d'acier étincelant. Son bras gauche tombait sur la poignée d'un glaive, et présentait un vaste

bouclier. La férocité, l'orgueil, l'impatience et la rage, se peignaient tour-à-tour sur son visage rude et basané, et faisait froncer ses noirs sourcils. la Discorde et la Fureur, l'œil en feu, le front pâle et livide, armées d'un poignard et d'une torche brûlante, accompagnaient le char, et traînaient après elles l'Innocence et la Faiblesse chargées de chaînes. Le Désespoir, les Plaintes et la Misère, les yeux baignés de larmes, les membres déchirés et couverts de tristes lambeaux, suivaient d'un pas chancelant, et fermaient la marche. Vénus, plus effrayée que flattée de cet appareil, prit la fuite; mais son Amant la suivit; et déposant à ses pieds son orgueil et ses armes, il s'écria:

» Eh quoi! vous détournez les yeux
» D'un Dieu qui, pour vous seule, est fier de sa puissance!
» Hélas! s'il vous est odieux,
» La haine, de l'amour est donc la récompense?...
» Mais, par un sentiment plus noble que l'amour,
» Vous devez m'être toujours chère.
» Une fleur (1) m'a donné le jour,
» Et vous ressemblez à ma mère.«

Vous voyez, Emilie, que les Héros amoureux faisaient alors des Madrigaux tout aussi bien

(1) Voyez la Lettre VI.

que

N°. 11.

Eh quoi! vous détournez les yeux
d'un dieu qui pour vous seule est fier de sa puissance

que les Roland et les Amadis. Vénus, enchantée de ces jolies choses, prêta l'oreille, et sourit. Mars soutint quelque temps son style doucereux, et fut payé d'un regard tendre : alors, sûr de sa victoire, il reprit le ton militaire :

« On m'a rapporté que Vulcain
» Osait marcher sur mes brisées,
» Et même aspirait à la main
» De la Dame de mes pensées ;
» Qu'il se présente, je l'attends,
» Et le mène (1) tambour battant.
» Seul, je veux et je dois vous plaire....
» Mais pourquoi ce regard sévère ?
» Je m'attends bien, le premier jour,
» A quelque escarmouche légère.
» Êtes-vous de la vieille Cour ?
« Voulez-vous faire mon martyre ?
» Soit ; je meurs !.. Cela va sans dire.
» Allons, payez-moi de retour ;
» Le Printemps ramène la guerre ;
» Je n'ai pas le temps nécessaire
» Pour filer le parfait amour.
» Nous nous convenons l'un et l'autre ;
» Je vous aime, vous m'adorez ;
» Vous avez ma foi, j'ai la vôtre ;
» Nous finirons quand vous voudrez ».

(1) Quelques critiques judicieux trouvent, dans cette expression, un anachronisme, parce que, disent-ils, il n'y avait point alors de TAMBOURS. Je m'en rapporte, sur ce point capital, à la décision du docteur MATHANASIUS.

Vénus, déconcertée par le ton d'assurance et par la volubilité de son Amant, se trouvait dans un état de crainte et d'incertitude inexprimable. Elle dégageait avec peine ses mains tremblantes, que Mars couvrait de baisers, et rattachait, en rougissant, ses cheveux et son voile en désordre. Enfin, elle le conjura de la laisser seule pour réfléchir. Mars, tombant à ses pieds, lui répondit:

« Je le vois trop, vous voulez que je meure.
» Eh bien! je me résigne, et vais subir mon sort:
» Pour me donner ou la vie ou la mort,
» Je vous laisse un demi-quart d'heure ».

A ces mots, il sortit brusquement; et Vénus s'enfermant dans son boudoir, se rassura peu à peu, et reprit ses sens.

Cependant Jupiter, instruit des poursuites de Mars, pressait le mariage de Vulcain, et dépêchait secrètement Mercure au Temple de l'Hymen, dont la présence était nécessaire... Mais, avant de vous raconter comment se passa la fête, il faut que je vous parle de ce Dieu et de son Temple. Ces détails vous plairont sans doute;

Car le Dieu d'Hymen est un Maître
Dont on se plaint depuis long-temps;
C'est un perfide, c'est un traître;
C'est un monstre, qu'à dix-huit ans
On n'est pas fâché de connaître.

LETTRE XXVIII.

Vous vous attendez peut-être, Émilie, à la généalogie de l'Hymen? Votre attente sera trompée: je n'ai rien à vous dire sur la famille de ce Dieu. La plupart des Auteurs le font fils de Vénus et de Bacchus, et par conséquent frère utérin de l'Amour. Si cette opinion était fondée, elle prouverait plus que jamais l'ancien proverbe : RARA CONCORDIA FRATRUM. Vous allez me demander le sens de cette maxime; vous n'en avez pas besoin;

Avec un cœur fidèle et tendre,
Vous y répondrez sans l'entendre.

Ce qu'il y a de constant, c'est que l'Hymen existait long-temps avant le fils de Vénus, puisqu'il unit cette Déesse à Vulcain. En général, il est bien difficile d'établir la fraternité de l'Amour et de l'Hymen, sans se trouver en contradiction avec l'expérience. Ce qu'on peut dire de plus certain à ce sujet,

C'est que l'Amour, pour l'ordinaire,
En étranger traite son frère;
Et que souvent l'Hymen, sur le retour,
Est un faux frère de l'Amour.

Passons au caractère et à la figure de l'Hymen. Il est sérieux naturellement. Cependant, le personnage varie suivant le costume dont il se trouve revêtu.

En robe de Palais, c'est la gravité même.
En costume de Cour, un sourire apprêté
Déride son visage bleme,
Qui s'allonge avec dignité.
En habit de Traitant, d'abord il se recueille;
Puis, ayant bien compté, nombré, multiplié,
Il prend, en souriant, la main de sa moitié,
Comme l'on prend un porte-feuille.
En Seigneur campagnard, il est fort chatouilleux
Sur le point d'honneur; et se pique
De conserver intact le sang de ses aïeux;
Il joue, en cheveux gris, la Pastorale antique.
Sur ses tours et sur ses créneaux,
Il enlâce les noms de sa douairière étique,
Et fait, à soixante ans, l'amour en Madrigaux;
En perruque bourgeoise, il est fort débonnaire;
Brusque chez le Marchand, froid chez le Financier,
Grave chez le Docteur, fier chez le Marguillier,
Et souple chez l'Apothicaire.
Actif ou nonchalant, il se plaît à jouir
Ou du repos ou du plaisir;
Près des vieux il s'endort; près des jeunes il veille;
Près de vous il attend, comme au matin l'Abeille
Guète la fleur qui va s'épanouir.

L'Hymen a eu, de tout temps, accès dans tous les Temples; cependant, il avait lui-même

un Temple particulier où on l'adorait avec l'Amour. Ce Temple, qui existait jadis à Cythère, est tellement détruit, qu'il n'en reste plus de vestige; mais la confrérie des époux l'a fait, depuis peu, relever à ses frais, vers le dernier degré du pôle glacial.

Là, dans un sombre labyrinte,
Après mille et mille détours,
Tantôt égaré par la crainte,
Tantôt séduit par les Amours,
Souvent attiré par la feinte,
Vendeur, vendu, trompé toujours,
On arrive à la noire enceinte
Où l'Hymen et le Dieu Plutus,
Calculant, au taux de la place,
L'esprit, la jeunesse, la grace,
Le sentiment et la vertu,
Font jurer, pardevant Notaire,
Sans s'être ni vu ni connu,
De s'adorer et de se plaire,
Moyennant tel prix convenu.

Sous la voûte du vestibule,
On entrevoit les noirs Soucis,
Les Dégoûts, frères des Ennuis,
Voltigeant dans le crépuscule,
Et fuyant la clarté du jour.
Plus près, sous les traits de l'Amour,
Paraît la triste Indifférence,
Soufflant aux cœurs son froid mortel,
Et, plus loin, la fausse Espérance,
Qui conduit aux pieds de l'Autel.

C'est là que la foule égarée,
Des deux moitiés du Genre Humain,
Du portique assiégeant l'entrée,
Implore le joug de l'Hymen.
Le Dieu les prenant par la main,
Sous le voile du Sanctuaire,
D'un fer doré forge les nœuds
Qui les enchaîne deux à deux,
Pour ramer sur cette Galère,
Où Princes, Robins, Financiers,
Sont conduits par la Convenance,
Les vrais Amants par la Constance,
Les Marquis par leurs Créanciers.
Sur le serment qu'ils doivent suivre,
Les Époux sont toujours d'accord,
Pourvu qu'il soit dans le grand livre
Écrit en grosses lettres d'or.

D'amour, d'estime, on se dispense;
A l'Autel on fait connaissance,
Et tout-à-coup on se promet
D'avoir le même caractère
D'être bon Époux, bonne Mère,
Fidèle Amie, Amant discret,
De n'avoir qu'un cœur et qu'une ame,
De nourrir mutuellement,
Jusqu'au trépas, la même flamme
Qu'on allume dans le moment,
Et qui brûle à commandement.
Des Regrets la noire cohorte,
Sur le passage vous attend,
S'empare de vous en sortant,
Et jusqu'au logis vous escorte.

Jamais, dans ce Temple, dit-on,
L'on ne voit entrer Cupidon,
Sinon par une fausse porte.
Quand le Plaisir l'ouvre en secret
Aux Amants pressés et fidèles,
L'Hymen, secourable et discret,
Les unit, et coupe les ailes
Du Plaisir, qui pourrait s'enfuir
Avec le Temps et la Jeunesse,
Et pour remplacer la Tendresse,
Ne laisser que le Repentir.

Il est plus d'un heureux ménage,
Qu'ici je pourrais vous nommer.
Notre siècle en a vu former
Trois, et peut-être davantage.
Il a vu des Epoux s'aimer
Le lendemain du mariage,
Et huit jours après s'estimer.
Ces couples, qui du premier âge
Nous retracent l'heureux tableau,
Sans cortège, sans équipage,
Arrivent à pied du Hameau.
Dans leur retraite fortunée,
L'Amour les reconduit le soir,
Et pose, en riant, l'éteignoir
Sur le flambeau de l'Hyménée.

Mais à la Ville, ce bonheur
Ne se voit que par intervalle;
Qui sait trouver la paix du cœur
Au sein de la foi conjugale,
Passe pour être possesseur
De la pierre philosophale.

Côte à côte paisiblement,
Il est rare que l'on chemine.
Le Pélerin, mal-aisément,
S'accorde avec sa Pélerine,
Et jure bien entre ses dents
De ne plus se remettre en route,
Depuis qu'il sait, à ses dépens,
Le quart des faux-frais qu'il en coûte.
Quoi qu'il en soit, je me résous
A partir pour ce long voyage,
Si je puis courir avec vous
Les hasards du pélerinage.

LETTRE XXIX.

Il y a, dans l'ordre des Destinées, des circonstances décisives, où, pour réussir, il faut absolument brusquer les aventures. Telle était l'alternative pressante où se trouvait Jupiter. Vulcain avait déplu, Mars commençait à plaire; Vénus était femme, c'est-à-dire faible contre l'amour, et forte contre la tyrannie. Elle pouvait donc résister à Jupiter, céder à Mars; et Vulcain eût alors trouvé qu'il était un peu tard pour conclure.

Aussitôt que l'Hymen fut arrivé, le Roi du Ciel congédia Morphée pour cette nuit, et lui ordonna de prodiguer ses pavots à Vénus et à son Amant. Il profita de ces heures paisibles, pour régler avec l'Hymen les conditions de l'alliance projetée. Vulcain s'obligea de fournir et d'entretenir l'Artillerie Céleste, et Jupiter lui donna Vénus en échange. L'Hymen conclut lui-même ce marché. Ce qui prouve que dès-lors,

Non content d'asservir l'Univers sous les lois
Du despotisme qu'il exerce,
En contrebande quelquefois,
Ce Dieu se mêlait du commerce.

La Nuit arrivait à peine aux deux tiers de son cours, lorsque Jupiter chargea Mercure d'éveiller Vénus. En même temps il lui dicta pour Mars un ordre de partir dès le matin, sans prendre congé, sous prétexte d'aller combattre quelques Partis, que les Titans essayaient de rassembler.

Vénus était alors troublée par un songe cruel : elle croyait voir autour d'elle la Cour Céleste assemblée. Jupiter lui présentait le Dieu de Lemnos, et lui ordonnait de le prendre pour époux. Elle repoussait, en tremblant, la main de Vulcain, et se jetait aux pieds de Jupiter, qu'elle arrosait de ses larmes. Elle l'appelait son protecteur, son père, et le conjurait de ne la pas sacrifier, ou de différer au moins son sacrifice. Jupiter, attendri, écoutait sa prière ; mais le Destin, plus puissant que les Dieux, prononçait l'Arrêt de Vénus. Mercure la conduisait à Vulcain, et l'Hymen l'enchaînait au pied de l'Autel.

Tel était le songe de Cypris, lorsque Mercure l'éveilla. L'infortunée entr'ouvrit ses yeux baignés de pleurs et chargés de pavots ; et, confondant l'illusion avec la réalité de son malheur : « Allons, s'écria-t-elle, puisque

» l'inflexible Destin l'ordonne, j'obéis. » A ces mots, elle suivit Mercure, étonné de sa résignation. « Ma fille, lui dit Jupiter, vous savez... » Oui, reprit-elle, je sais ce qu'on exige de moi. » Je ne vous accuse pas de mon malheur, je » n'en accuse que le Destin. Mais, puisqu'il le » faut!... » Elle laissa tomber sa main, Vulcain la saisit, et le serment fatal fut prononcé.

Cependant Mars, à son réveil, désespéré de l'exil imprévu qui rompait ses amoureux projets, vole chez Vénus, pour prendre au moins congé d'elle. Mais Vénus est absente.... Absente avant l'Aurore ! Mars s'alarme; il soupçonne, il court, il s'informe, et parvient enfin à découvrir ce qu'il ne cherchait pas;

Et voilà ce qu'on gagne à percer un secret.
Amants, fermez les yeux : qui n'est assez discret
Pour s'en tenir à l'apparence
Quand il sait ce qu'il ignorait,
Regrète bien son ignorance.

Mars, trop instruit pour son malheur, maudit les Destinées. Il maudit Jupiter et Vulcain, et Vénus et lui-même;

Puis il partit, et je crois qu'il fit bien;
Car un Amant qui voit épouser sa conquête,
Doit se trouver, s'il assiste à la fête,
Un peu gêné dans son maintien.

L'Aurore venait de s'éveiller, et regardait avec compassion Vénus, qu'elle voyait pleurer pour la première fois; les autres Déesses sommeillaient encore.

La Mollesse et la Volupté,
De pavots chargeaient leurs paupières,
Et semaient de roses légères
Leurs charmes, brillants de santé,
Et couverts d'un doux velouté.
Les Plaisirs, amis du Silence,
Près d'elles foulaient le duvet,
Et caressaient leur nonchalance.
Leurs lèvres avaient la fraîcheur
D'une fleur qui s'entr'ouvre à peine;
Et l'on eût dit, à leur haleine,
Qu'un zéphyr sortait de la fleur.

A leur réveil, les Immortelles apprirent deux nouvelles qui leur furent également agréables, le mariage de Vénus et le rappel d'Apollon. Ces deux évènements occupèrent les heures rapides de la toilette, et firent éclôre un double projet. Vénus s'était levée avant l'Aurore; elle avait pleuré, elle devait avoir les yeux gonflés, et beaucoup de pâleur. Avec un peu d'art, on pouvait l'effacer. Apollon était aimable, c'était une conquête à faire. Il arrivait de la campagne, la conquête était facile. Mais d'autres pourraient la disputer; il fallait donc se mettre sous

sous les armes. L'occasion était belle; le Roi du Ciel avait ordonné les préparatifs d'un bal. A ce mot, Émilie, ne prévoyez-vous pas des attaques, des surprises, des conquêtes rapides; et ne vous rappelez-vous pas la nuit brillante où je vous vis pour la première fois?

Le lendemain, au point du jour
Ma main sur mes yeux, Emilie,
Trouva le bandeau de l'Amour
Sous le masque de la Folie.
Je voulus l'arracher en vain;
Cupidon, par un nœud divin,
L'avait serré, comme Nature,
En naissant, a, sur votre sein,
De Vénus noué la ceinture.
Sur mon front ce bandeau charmant
N'est point un vain déguisement;
Je suis aveugle, je vous jure:
Eh! qui n'est aveugle en aimant!
Cependant, sur votre figure,
J'entrevois encor deux beaux yeux,
Des traits nobles et gracieux,
Une candeur naïve et pure;
Un esprit, un charme attrayant,
Une tendre mélancolie....
Je suis un aveugle, Emilie,
Mais un aveugle clairvoyant.

LETTRE XXX.

La Famille Céleste, dans toute sa magnificence, était assise au divin banquet. Vulcain buvait à longs traits le nectar, et dévorait des yeux sa conquête. Vénus, pâle et languissante, effaçait encore toutes les Déesses; celles-ci concentraient leur dépit, et gardaient le silence. Jupiter, près de Junon, observait sa dignité conjugale; et l'Ennui, sous le masque de la Cérémonie, présidait gravement à la fête.

Apollon égayait seul cette monotonie. Il racontait sa vie pastorale; il parlait de ses amours, de ses erreurs, des malheurs de l'inconstance, et du bonheur qu'il goûterait désormais dans la fidélité. Ses regards semblaient adresser cette promesse à Vénus. Vénus l'écoutait avec cet intérêt qu'excite la bonne foi d'un jeune homme faible, mais moins aimable peut-être, s'il avait moins de torts. Elle eût voulu les lui faire réparer. Elle était muète, attentive, immobile, et ne s'apercevait point que la Nuit donnait le signal des plaisirs et des fêtes.

Déjà la Folie et Momus,
En triomphe amenaient la Danse;
Les Graces marquaient la cadence,
Et suivaient les pas de Vénus.
L'Amour embrâsait l'atmosphère:
Sous une figure étrangère
On se fuyait, on s'agaçait;
Et le Monarque s'éclipsait
Sur les traces de la Bergère.
Les traits de l'Amour se croisaient,
Volaient à travers l'assemblée,
Se renvoyaient, se repoussaient,
Et se perdaient dans la mêlée.
Les Soupirs, les vives Ardeurs,
Suivaient les Nymphes fugitives,
Qui, plus adroites que craintives,
Au piége attiraient les vainqueurs;
Et les criblant des étincelles
Que lançait le feu de leurs yeux,
Mille fois par heure infidèles,
Trompaient à la fois mille heureux.
Un regard, un geste, un sourire,
Un mot, un rien, voulait tout dire;
Tout parlait. L'espoir, le desir,
L'ardeur, la crainte, la tendresse,
Redoublaient la fièvre, l'ivresse
Et le délire du plaisir.

Mais tandis que vous suivez ce brillant tourbillon, l'heure fatale est arrivée : Vulcain s'éloigne, et Vénus disparaît. ....

Ici, ma Muse va taire
Ce qu'elle n'a jamais vu;

Je respecte le Mystère,
En faveur de la vertu.

Passons au lendemain, il est déjà grand jour, et Vénus ouvre les yeux.

Une lumière plus pure,
Semble éclairer la Beauté.
Son désordre est sa parure;
Son fard sa timidité.
Un doux vermillon coloré
Son teint brûlant de plaisir;
Et son cœur, novice encore,
Palpite de souvenir.

La toilette fut brillante; tous les Dieux y assistèrent. Apollon y fut aimable, vif et séduisant. Il plut. On l'invita pour le lendemain; et le lendemain, pour les jours suivants. Sa conversation était enjouée, spirituelle et tendre. Vulcain aimait Vénus, mais son amour était peu délicat; et, quand l'Epoux avait régné, l'Amant disparaissait. Apollon remplissait ces interrègnes, que le sentiment et l'esprit rendent si intéressants. Cette intimité devenait tous les jours plus tendre, Vénus commençait à s'en alarmer; elle avouait même ses scrupules à son Ami. Mais celui-ci se jetant à ses pieds: « Hélas! lui disait-il, que vous » êtes injuste, et que vous connaissez peu » mon cœur! »

» Sans rien oser, sans rien prétendre,
» Près de vous je me trouve heureux.
» Un mot, un regard un peu tendre,
» Un sourire, comble mes vœux.
» L'Amour exige qu'on le flatte,
» Les faveurs sont ses aliments;
» Mais l'Amitié, plus délicate,
» Vit de la fleur des sentiments. »

Cette tendresse métaphysique rassurait Vénus; mais le piége n'en était que plus adroit. L'Amour, caché sous le voile de l'Amitié, est un bouton de rose renfermé dans son enveloppe. Il perce peu à peu ce tissu léger. On l'entrevoit avec plaisir. Ses progrès sont rapides, mais ils paraissent insensibles à l'œil qui les suit et qui les desire. Apollon, par une nuance délicate, faisait ainsi passer Vénus de l'inquiétude à la confiance, et de la confiance au desir. Ses regards devenaient encore plus expressifs, sa voix plus tendre, son chant plus affectueux; et Cypris ne se lassait pas de l'entendre chanter. Un jour enfin, il hésita quelques instants; Vénus insista; alors, baissant les yeux, il chanta d'une voix tremblante:

Depuis qu'aux genoux de Cyprine
Je passe mes plus doux moments,
C'est en vain que je m'examine,
Pour démêler mes sentiments.

Je sais fort bien que je soupire,
Que je suis fou plus qu'à moitié ;
Mais je ne saurais trop lui dire
Si c'est d'Amour ou d'Amitié.

Je crois qu'ils sont d'intelligence
Pour me tourmenter tour-à-tour :
Dans les regards qu'elle me lance,
L'Amitié contrefait l'Amour.
Mon cœur alors plein d'espérance,
Palpite plus fort de moitié ;
Mais près d'elle si je m'avance,
L'Amour contrefait l'Amitié.

Par une erreur involontaire,
Craignant sans cesse que mon cœur
Ne vole la sœur pour le frère,
Ou bien le frère pour la sœur,
Je tranche, de peur d'injustices,
Le différend par la moitié ;
Et je confonds les sacrifices
De l'Amour et de l'Amitié.

Vénus ayant une fois agréé ce mélange, l'Amitié ne fut pas long-temps de la partie ; et bientôt nos tendres Amis devinrent Amants passionnés. Mais les yeux de Vulcain, mais les regards de tout l'Olympe, interceptaient leurs moindres coups-d'œil. Un tête-à-tête eût été si doux ! Mais ils n'avaient ni l'un ni l'autre aucun prétexte pour s'absenter. Vénus, soumise encore aux bienséances, n'osait abandonner son Epoux : Apollon, nouvellement rappelé, ne pouvait

quitter le Roi du Ciel. Enfin, les circonstances changèrent : Vulcain devait s'absenter pour Lemnos. Vénus, durant ce voyage, avait obtenu la permission de visiter sa planète (1). Apollon supplia Jupiter de lui accorder de nouveau le char de la lumière. Jupiter y consentit.... Nos Amants se rencontreront sans doute, et vous prévoyez l'infidélité de Vénus. Mais ces jouissances seront passagères, et l'Hymen sera vengé.

Depuis cette époque, Apollon ne quitta plus le Trône du Jour. On assure même que c'est encore lui qui règle l'ordre des Saisons, qui fait éclôre les fruits et les fleurs, et qui, dans sa course rapide, voit, à chaque pas, tout changer, excepté mon cœur, et le vôtre peut-être.

Phébus, tous les ans, sur vos traces,
Trouve, en recommençant son cours,
Nouveaux talents, nouvelles graces,
Mais toujours les mêmes amours.
Tandis que la folle jeunesse
Court après la diversité,
Que je trouve dans ma tendresse
Une douce uniformité!
Eh! comment, loin de ce qu'il aime,
Mon cœur irait-il s'engager?
Mon amour est comme vous-même,
Il ne peut que perdre à changer.

(1) L'Étoile de Vénus.

LETTRE XXXI.

Au moment paisible où Vesper (1) attelait le char de la Nuit, le char du Soleil s'arrêta sur l'horison. Il était environné de nuages d'or et de pourpre, qui formaient dans le Ciel un chaos radieux. Les astronomes de ce temps-là prirent ce phénomène pour un Météore, et passèrent la nuit à l'admirer. Mais les Mortels ignorent les secrets des Dieux. Le phénomène était un voile brillant, sous lequel le Roi du Jour attendait la Reine de la Beauté. Elle arrivait au rendez-vous, portée sur l'étoile du Berger. Les Amants descendirent secrétement dans l'île de Rhodes; et, à la faveur du Météore, ils échappèrent aux lorgnettes des curieux.

Seuls dans cette île, couverte de bosquets et de collines, ils ne tardèrent pas à s'égarer. Heureusement ils s'égaraient ensemble; et le Mystère qui les guidait, connaissait le labyrinthe. Apollon, pour assurer la marche de

(1) Ce Dieu présidait au Matin, sous le nom de Lucifer; et, au Soir, sous le nom de Vesper.

Vénus, la soutenait doucement dans ses bras. De temps en temps, le gazon les invitait à se reposer; mais la prudence leur défendait de dormir. « Mon ami, disait Vénus, que cette » Nuit est belle! Votre règne ne vaut pas » celui de votre sœur. Ah! pourquoi ferme-t-on » les yeux, quand il est si doux de veiller! » Non, jamais les pavots de Morphée n'eurent » pour moi la douceur des roses qui peuplent » ce séjour. Je ne sais quelle douce amertume » j'y goûte à soupirer avec vous. Je ne con- » naissais pas le prix des larmes, et j'ignorais » encore qu'il y eût une tristesse préférable à » tous les plaisirs. Ne vous semble-t-il pas, » mon ami, que ce vallon est enchanté, que » les oiseaux y redoublent leurs caresses, que » les hommes y doivent respirer l'amour.... » Et qu'ici, les Dieux sont des hommes? »

Je n'ose vous tracer, Émilie, ce qu'Apollon lui répondait. Le langage des Amants heureux est pour moi un langage étranger; cependant,

Depuis long-temps je pourrais le comprendre
Et le parler, si vous l'aviez voulu;
Car vous savez qu'il n'eût fallu
Qu'une leçon pour me l'apprendre.

Vous aurez donc la complaisance de suppléer ce que vous ne m'avez pas mis en état de vous écrire.

Cette nuit trop courte, fut une heureuse alternative de doux propos et de silences, peut-être, plus doux encore. En effet,

Dans ces moments délicieux,
Cupidon lui-même balance,
Pour décider lequel vaut mieux
Ou du parler ou du silence.

Phœbé, qui souvent marche avec tant de lenteur, eut alors, en peu d'heures, parcouru sa carrière; et l'Aurore importune rappela Phœbus dans les Cieux. Il fallut déjà se quitter! Vénus, en soupirant, remonta sur sa planète, Apollon sur son char, et les Astronomes allèrent se coucher.

Cependant, l'île heureuse se ressentait encore de la présence des Dieux. Une odeur d'ambroisie parfumait ses bosquets et ses vallées. On apercevait çà et là des touffes de roses, qui fleurissaient les Trônes de verdure où la Déesse s'était reposée; l'île était devenue un jardin enchanté. Bientôt elle prit le nom des fleurs (1) qui la couvraient; et comme les Poètes enrichissent toujours la vérité, ils publièrent qu'il y avait plu des Roses. Vinrent

(1) Rhodes dérive d'un mot grec, qui signifie Rose.

ensuite les Commentateurs, qui en conclurent, on ne sait pourquoi, que Vénus, quoique mariée à Vulcain, était vierge encore. Mais quel rapport y a-t-il entre les Roses et la Virginité, si ce n'est la blancheur de l'innocence, ou le coloris de la pudeur! C'est là, sans doute, ce que ces Messieurs ont voulu dire.

Quoi qu'il en soit, Apollon fut, depuis ce temps, adoré dans l'île de Rhodes; on lui érigea une statue colossale, haute de soixante-dix coudées. Chacun de ses pieds posait sur deux rochers écartés, qui formaient l'entrée du Port, de sorte que les Vaisseaux passaient, sans baisser leurs mâts, entre les jambes du Colosse. Cette masse énorme fut construite en douze années, et coûta trois cents talents; elle semblait braver les siècles, et ne devoir finir qu'avec le globe qui la portait; mais, cinq cents ans après, elle fut renversée par un tremblement de terre, et l'on chargea huit cents Chameaux de ses débris.

Le Colosse de Rhodes était la première des sept Merveilles du Monde.

La seconde était le Temple de Diane à Ephèse: cet édifice, soutenu sur cent vingt-sept colonnes, élevées par autant de Rois, durant l'espace de

deux cent vingt ans, et enrichi des Trésors de toute l'Asie, fut brûlé, le jour même de la naissance d'Alexandre, par un certain Erostrate, qui prétendait ainsi se rendre immortel. Les Ephésiens, pour le punir, défendirent, sous des peines capitales, de jamais prononcer son nom.

On comptait aussi, parmi les Merveilles du Monde, la statue de Jupiter Olympien, ouvrage du célèbre Phidias; les murs de Babylone, bâtis par Sémiramis; le palais de Cyrus, dont les pierres étaient cimentées avec de l'or; les fameuses pyramides d'Egypte, qui servaient de tombeau aux Rois de cette fertile Contrée; enfin, le tombeau qu'Artemise éleva au Roi Mausole, son époux. Ce monument prit le nom du Prince qu'il renfermait; nom que nous donnons encore à nos Mausolées. Il était environné de trente-six colonnes, et avait quatre-vingts pas de circuit. Que cette étendue ne vous étonne pas, Emilie;

Quand un cœur fidèle soupire
Près du tombeau de son Amant;
En étendant ce Monument,
Il croit étendre son Empire.

La plupart de ces antiques Merveilles ont été détruites par le temps; mais l'Art en a réparé

réparé les outrages, en multipliant ses chef-d'œuvres. Je pourrais, Emilie, faire avec vous de savantes recherches sur cette matière, et vous parler des nouvelles Merveilles qui embellissent aujourd'hui l'Univers; mais,

Les Merveilles de l'Art n'ont plus, en vérité,
Rien qui me charme; et je vous jure
Que vous avez borné ma curiosité
Aux Merveilles de la Nature.

LETTRE XXXII.

VÉNUS, enivrée d'un sentiment nouveau, se croyait heureuse ; mais son bonheur ne dépendait pas d'elle ; Apollon en était devenu l'arbitre et le dépositaire.

Hélas! que je plains une Belle,
Qui confie à l'objet de ses jeunes amours
Le gage précieux du bonheur de ses jours;
Elle trouve presque toujours
Un dépositaire infidèle.

Tel fut le sort de Vénus. La Médisance, qui dès-lors présidait au Comité des Déesses, lui rapporta en confidence que Phœbus descendait tous les soirs au Palais d'Amphitrite, et qu'il n'en sortait qu'au lever de l'Aurore. A cette nouvelle, la triste Jalousie quittant le Temple de l'Hymen, son séjour ordinaire, vint déchirer le cœur de Vénus, et le remplit de fiel et d'amertume. La malheureuse Déesse, l'œil égaré, le teint pâle, et les cheveux en désordre, vole au sommet du mont Ida. Là, ses regards inquiets fixent tour-à-tour le char de son Amant, et le séjour d'Amphitrite. Bientôt elle voit les Coursiers du Soleil toucher

au terme de leur carrière, et descendre vers la plaine liquide. L'Océan étincèle, les chevaux précipitent leur course, le char entre dans l'onde, ses feux s'amortissent, et Phœbus disparaît.

Cypris, à cette vue, était restée muète, immobile. Ses yeux, fixés vers le sombre horison, semblaient y suivre encore le char de son Amant. L'ingrat! s'écriait-elle; après tout ce que!... Elle n'en pouvait dire davantage. Sa bouche demeurait entr'ouverte, ses sanglots s'arrêtaient au passage. Elle cherchait des larmes, et n'en trouvait plus. Enfin, d'une voix tremblante, elle appèle ses colombes, saisit les rênes, et va dans l'île de Chypre ensévelir sa honte et ses remords.

Là, le souvenir de ses beaux jours l'attendrit et fit couler des pleurs qu'elle avait besoin de répandre. Il lui semblait que ces arbres, que ces fontaines, répondaient à ses soupirs; et l'infortunée soulageait son cœur, en leur adressant ces plaintes:

« Doux asyle de l'innocence,
» Bocages, témoins du bonheur
» Et des plaisirs de mon enfance,
» Soyez témoins de ma douleur.

» Myrtes, sous votre ombre paisible,
» Cachez mes larmes, ma rougeur;
» J'ignorais, avant mon malheur,
» Qu'on dût rougir d'être sensible.

» Pauvre Amphitrite, ainsi que moi,
» Tu perds, en ce moment, le repos de ta vie.
» Que je te plains!.. Mais il est près de toi...
» Hélas! que je te porte envie! »

En parlant ainsi, elle errait à travers les bois et les vallées; ses lèvres étaient livides, ses paupières gonflées, ses yeux éteints, ses joues pâles et brûlantes. Ce n'était plus Vénus; et, lorsque son Amant vint éclairer les ravages qu'il avait faits, l'infidèle ne reconnut plus sa victime.

Les jours de Cypris se consumaient ainsi dans les regrets et dans les larmes. Souvent même elle y consacrait les nuits, et les comparait douloureusement avec celle qu'elle avait passée dans l'île de Rhodes. Alors, elle se levait avec agitation, et précédait l'Aurore dans les bois et sur les montagnes.

Là, un jeune favori de Diane faisait, depuis quelque temps, ses premières armes; il avait les graces de Diane elle-même. On l'eût pris pour son frère. Il n'était pas immortel, mais il entrait dans cet âge brillant, où la vie res-

semble à l'immortalité. En poursuivant les monstres des forêts, il aperçut Vénus, et s'arrêta. Cypris étonnée, lev a s yeux, et ne les baissa plus.

Le Chasseur oublia son arc et son carquois.
Vénus, du sein des pleurs, sentit naître un sourire.
Ils se voyaient alors pour la première fois;
Et pourtant ils avaient quelque chose à se dire.

Enfin, après avoir hésité long-temps, le timide chasseur rompit ainsi le silence:

« Vénus vient quelquefois visiter ces beaux lieux;
» En vous voyant, j'ai cru.... Mais sans doute mes yeux
» Ont été trompés par vos charmes:
» Si vous étiez Vénus, verseriez-vous des larmes? »

« Hélas! repondit-elle, vous ignorez donc que » les Déesses sont sensibles, et les Dieux infi- » dèles? Mais vous, aimable mortel, qui êtes- » vous? Quels sont les auteurs de vos jours? » A ces mots, l'adolescent rougit, et lui dit, en baissant ses longues paupières: « Ma nais- » sance est un secret, et mon existence est un » crime. Cyniras, mon père, régnait dans cette » île heureuse. Il n'avait alors qu'une fille, » qu'il chérissait tendrement. Myrrha le payait » de retour; mais son cœur aveuglé s'égara, » et la piété filiale fit bientôt place à l'amour. » L'infortunée, pour éteindre cette flamme

» incestueuse, essaya de terminer ses ours.
» Elle détacha sa ceinture, et voulut s'étran-
» gler. Mais sa nourrice accourut, coupa e
» nœud fatal, la rendit à la vie, lui arracha
» son secret, et favorisa son crime. L'épouse
» de mon père célébrait alors, durant la nuit,
» les mystères de Cérès. Myrrha, conduite par
» sa nourrice, prend sa place dans le lit nuptial.
» Mais bientôt Cyniras s'aperçoit de cette hor-
» rible méprise. Il allait venger la Nature;
» sa fille échappe à sa vengeance. Durant huit
» mois entiers, elle erra, jusques dans le pays
» des Sabéens, portant avec elle le remords
» et le fruit de son crime. Enfin, les Dieux,
» à sa prière, la changèrent en cet arbre d'où
» découle la myrrhe. Hélas! ces larmes pré-
» cieuses sont les pleurs de ma mère. Sous
» cette forme nouvelle, elle me nourrissait en-
» core dans son sein. Enfin, le terme mar-
» qué par Lucine arriva; l'écorce de l'arbre
» s'ouvrit, et je vis le jour. Les Nymphes, tou-
» chées de mon sort, me reçurent dans leurs
» bras, et prirent soin de mes plus tendres
» années. . . . Tant que vécut mon père, je
» n'osai paraître dans le séjour qu'il habitait;
» mais il n'est plus, et j'ai cru qu'il m'était
» du moins permis de venir pleurer sur sa

cendre. Hélas ! je méritais peut-être une » autre origine. Le cœur d'Adonis est pur; » plaignez-le, mais ne le haïssez pas ». A ces mots, les soupirs étouffèrent sa voix, et deux ruisseaux de larmes sillonnèrent ses joues vermeilles. Vénus, attendrie, les essuyait, en soupirant. « Consolez-vous, lui disait-elle, » tous les cœurs ne vous sont pas fermés. Ne » vous accusez point du crime de votre mère, » car je ne voudrais pas aimer un coupable. Eh! » qui m'aimera, s'écriait-il? Je n'ai plus de sœur. »—C'est moi qui la serai.—Je n'ai plus de mère. »—Eh bien! je vous en servirai ». Et elle appliqua sur le front de l'orphelin un baiser. Je ne vous dirai pas, Emilie, si ce fut un baiser fraternel ou maternel, vous en jugerez bientôt vous-même. Pour moi, j'imagine que l'émotion de Vénus ressemblait alors à celle que mon cœur éprouve auprès de vous :

Le doux sentiment que je goûte
En vous revoyant chaque jour,
Est plus que l'amitié, sans doute,
Mais n'oserait être l'amour.
Il est de la faire connaître
Plus mal-aisé que d'en jouir;
Je le sentirais moins, peut-être,
Si je pouvais le définir.

LETTRE XXXIII.

Vous attendez impatiemment, Emilie, la seconde entrevue de Vénus et d'Adonis: vous allez être satisfaite. L'Aurore entr'ouvre les portes du Jour : voici les Amants. Au bas de cette colline, n'apercevez-vous pas Adonis, les yeux baissés, la tête penchée et la démarche incertaine, accourant, et craignant d'arriver au rendez-vous ? Au détour de ce bosquet, ne découvrez-vous pas Vénus, qui se cache derrière un buisson de myrtes ? A travers les branches qu'elle écarte, elle aperçoit Adonis ; elle jouit de son embarras ; elle l'attend, et lui pardonne de se faire attendre. Il arrive enfin. Vénus paraît... Voyez comme il est confus de son bonheur et comme elle est heureuse de sa confusion ! Il se tait : elle regarde : il lève les yeux. Les voilà tous deux immobiles ; ils se sont tout dit, et le silence dure encore. Enfin, Cypris dépose un baiser sur sa main, et la lui abandonne : Adonis recueille le baiser, en donne mille en échange, et Vénus retire sa main pour les recueillir à

son tour. Alors l'Amant timide, un peu rassuré, lui dit à demi-voix :

« Cette belle main doit vous dire
» De quels feux je me sens brûler :
» Mais helas ! pourquoi s'écrire,
» Tandis qu'on peut se parler ? »

A ces mots, Vénus lui sourit, lui tend les bras, et ils se parlent. Après cet entretien muet, mais délicieux, Vénus remarque que son bien-aimé rêve et soupire. Elle veut en savoir la cause. « Hélas ! répond-il en ron-» gissant, depuis un instant, je crains d'avoir » un lustre de plus. Jusqu'ici je n'ai point » compté mes jours ; mais pardonnez-moi d'en » devenir avare, depuis que je vous les ai con-» sacrés. Si ce qu'on m'a raconté est véri-» table, je ne jouirai pas long-temps de mon » bonheur.

» Au printemps dernier, la jeune Aurore, » fille de Titan et de Cybèle, aperçut Titon, » frère de Priam : il était beau, pour son » malheur ; la Déesse l'aima. Elle descendit » de son char de rose, prit Titon par la main, » et le conduisit dans l'île de Délos. Là, l'Hy-» men les unit secrétement ; et l'Aurore obtint » des Parques l'immortalité pour son époux.

» Mais l'immortalité n'éloigne pas la vieillesse;
» et les mortels vieillissent bientôt auprès des
» Divinités. Chaque faveur que Titon obtenait
» de son épouse le vieillissait d'un lustre; et,
» avant que l'Aurore eût douze fois éclairé
» l'Orient, elle vit son époux se courber sous
» le poids de la caducité. Titon supplia les
» Dieux d'abréger cette vieillesse éternelle; et
» les Dieux, touchés de son sort, le changèrent
» en Cigale. Sous cette forme nouvelle, il
» chante encore d'une voix affaiblie les plaisirs
» de sa jeunesse fugitive, et, dans peu de
» jours, peut-être, je chanterai, comme lui,
» le songe rapide de mon bonheur. »

Adonis se tut, et soupira. Vénus, l'embrassant avec tendresse, lui répondit:

» Ah! ne crains point cette métamorphose.
» Adonis, dans mon sein, jamais ne vieillira.
» Mon Adonis est une rose,
» Que mon souffle rajeunira. »

Ces paroles, et quelques caresses, le rassurèrent. Bientôt les alarmes s'éloignèrent, et les plaisirs prirent leur place. Vénus ne quittait plus Adonis. Armée, comme lui, d'un arc et d'un carquois, elle le suivait à travers les bois et les précipices. La Reine de Gnide e:

N°. 12.

Mon Adonis est une rose que mon souffle rajeunit.

BIBLIOTHÈQUE CENTRALE

» Mais l'immortalité n'éloigne pas la vieillesse;
» et les mortels vieillissent bientôt auprès des
» Divinités. Chaque faveur que Titon obtenait
» de son épouse le vieillissait d'un lustre; et,
» avant que l'Aurore eût douze fois éclairé
» l'Orient, elle vit son époux se courber sous
» le poids de la caducité. Titon supplia les
» Dieux d'abréger cette vieillesse éternelle; et
» les Dieux, touchés de son sort, le changèrent
» en Cigale. Sous cette forme nouvelle, il
» chante encore d'une voix affaiblie les plaisirs
» de sa jeunesse fugitive, et, dans peu de
» jours, peut-être, je chanterai, comme lui,
» le songe rapide de mon bonheur. »

Adonis se tut, et soupira. Vénus, l'embrassant avec tendresse, lui répondit:

» Ah! ne crains point cette métamorphose.
» Adonis, dans mon sein, jamais ne vieillira.
» Mon Adonis est une rose,
» Que mon souffle rajeunira. »

Ces paroles, et quelques caresses, le rassurèrent. Bientôt les alarmes s'éloignèrent, et les plaisirs prirent leur place. Vénus ne quittait plus Adonis. Armée, comme lui, d'un arc et d'un carquois, elle le suivait à travers les bois et les précipices. La Reine de Gnide e:

N°12.

Mon Adonis est une rose que mon souffle rajeunit

BIBLIOTECA CENTRALE · PALATINA · FIRENZE

de Paphos se soumettait aux lois de Diane, qui bravait sa puissance ; et l'amour étouffait la vanité dans le cœur d'une Déesse! Si quelquefois l'ardeur de la chasse séparait les Amants, ils se rapprochaient aussitôt, ne fût-ce que pour se répéter : JE T'AIME ; car, JE VOUS AIME n'était pas en usage alors pour une seule personne. Il était réservé à notre langue de distinguer par vous et TU le respect et la tendresse. Cependant, elle n'a pas tout prévu ; car lorsque ces deux sentiments sont réunis, quel mot faut-il employer ? Je n'en sais rien ; et je vous avouerai même, Emilie, que souvent, tandis que ma bouche dit vous, mon cœur vous tutoie IN PETTO. Que cette liberté tacite ne vous alarme pas.

Tu ne peut vous être suspect ;
Tu s'adresse à l'Etre-Suprême.
Il peut donc, sans nuire au respect,
S'adresser à l'être qu'on aime.

LETTRE XXXIV.

Unis par l'âge et par les sentiments,
Quelle douceur, quelle volupté pure
Doivent goûter deux fidèles amants!
Leurs soupirs sont la voix de la Nature.
Tout leur sourit; les feux de leur amour
Sont aussi doux que les rayons du jour.
D'un seul regard, le coup aimable et tendre
Fait se parler, se répondre et s'entendre.
Sont-ils heureux, l'Amour, à leur bonheur,
Par ses faveurs, prête de nouveaux charmes.
Dans leurs chagrins, l'Amour, consolateur,
A vingt secrets pour essuyer leurs larmes.
C'est un sourire, un mot, un geste, un rien;
C'est un propos dicté par la tendresse;
C'est un baiser, une main que l'on presse,
Un cœur qu'on sent battre contre le sien.
Dans ces moments où soi-même on s'oublie,
Se souvient-on des peines de la vie?
Non, croyez-moi; de son enchantement,
Lorsque le cœur enivré se réveille,
Tout est passé; les plaisirs du moment
Ont effacé les chagrins de la veille.

Vénus éprouvait depuis quelques jours cette douce consolation; Apollon était oublié; Adonis aimait pour la première fois: c'étaient la candeur et l'amour même. Cypris connaissait, à

ses

ses dépens, tout le prix de ce trésor. Elle en jouissait avec délices, et ne concevait pas au monde un état plus heureux que le sien. Mais s'il est un bonheur passager, c'est celui qui naît de l'amour.

Déja le Printemps s'était réfugié dans l'île de Chypre, et l'Automne cédait à l'Hiver l'empire du reste de la terre. Mars revenait couvert de lauriers, et se flattait de retrouver Cypris en quartier d'hiver. En arrivant, il apprit la mésintelligence qui régnait entre Vulcain et son épouse; cette nouvelle lui parut d'un favorable augure. Mais l'accueil glacé qu'il reçut de Vénus, fit évanouir ses espérances, et naître ses soupçons.

Ce Dieu savait qu'une Belle
Qui nous enlève son cœur,
Le reprend bien moins pour elle
Que pour notre successeur.

Il en résultait, selon lui, que Cypris avait une inclination secrète; et comme elle passait une partie de l'hiver dans l'île de Chypre, il y avait là quelque mystère, ou bien Mars ne connaissait pas les femmes. Or, il se piquait de les connaître, et de n'être jamais dupe de leur dissimulation. Il épia donc Vénus dans ses fuites

champêtres, et reconnut avec dépit qu'il l'avait jugée d'après les vrais principes.

Aussitôt, le Dieu jaloux jure la perte d'Adonis; il lui souffle la fureur des combats, et allume dans son cœur la soif du danger. Adonis ne respire plus que la guerre; il brûle d'affronter les bêtes féroces. Cette belliqueuse audace brille dans ses yeux, anime son teint, et lui donne une grace nouvelle. Jamais Vénus ne l'a tant aimé; jamais elle n'a tant craint pour ses jours. « Mon cher Adonis, lui dit-» elle, d'où vous vient cette folle témérité? » Préférez-vous Diane à Vénus qui vous ché-» rit? Cessez de combattre les monstres, vous » êtes fait pour de plus douces victoires. Hélas! » mon rang m'appèle aujourd'hui à la cour » de Jupiter. Je reviendrai dans peu d'instants; » mais je ne vous quitte qu'en tramblant. Ah! » si je vous suis chère, ménagez vos jours; » et vivez pour celle qui n'aurait pas même » la consolation de mourir pour vous. » A ces mots, elle l'embrasse avec tendresse

Mais à peine son char s'envole vers l'Olympe, que Mars lui-même se présente sous la forme d'un Sanglier. Ses crins hérissés, sa gueule menaçante, ses yeux étincelants

réveillent l'ardeur impétueuse d'Adonis ; il oublie Vénus, s'oublie lui-même, part comme la foudre, atteint le monstre, le perce d'un trait. Le monstre furieux se retourne, fond sur le jeune chasseur, le terrase, et lui enfonce dans l'aine sa dent meurtrière. Adonis tombe baigné dans son sang. Zéphyr porte à Vénus le dernier cri de son cher Adonis. Vénus y repond ; et soudain ses Colombes, d'un vol précipité, redescendent. La Déesse éperdue, court à trevers les rochers et les ronces, déchire son sein d'albâtre et sa belle ceinture, et ses pieds délicats. Elle se jète sur son bien-aimé, referme sa blessure entr'ouverte, arrache son voile, bande sa plaie profonde, et s'efforce d'arrêter le sang qui s'échappe à gros bouillons, et ruissèle entre ses doits. Soins inutiles et tardifs ! Adonis n'est plus. Ses yeux brillants s'éteignent, son front pâlit, ses lèvres vermeilles se décolorent, et ressemblent à la violette flétrie. En vain, sa malheureuse amante soulève avec effort ce corps immobile, le serre dans ses bras, appuie son cœur contre le sien, presse, de sa bouche de feu, cette bouche expirante, et cherche à la ranimer du souffle de sa chaleur

divine : son cher Adonis ne la sent plus, et se glace contre son sein. Tout-à-coup ce froid mortel la saisit, La Déesse frissonne, recule, et tombe en invoquant la Mort. Mais la Mort, avare et sourde, emporte sa proie sans l'entendre. Hélas ! . . . .

En respirant la vie et le dernier soupir
Du mortel chéri qui nous aime,
Qu'il est cruel de ne pouvoir mourir,
Et de se survivre soi-même !

La malheureuse Cypris, détestant l'immortalité, qu'elle ne pouvait partager avec son Amant, cherche du moins à ranimer de lui quelqu'étincelle. Elle recueillit le sang qui coulait encore de sa blessure, et, du reste de sa tiédeur, fit éclôre l'Anémone.

Emblême de la vie, aimable et tendre fleur,
Qui brille le matin, le soir perd sa couleur;
Et passant de nos prés sur l'infernale rive,
Nous présente, en un jour, l'Image fugitive
De la jeunesse et du bonheur.

Après cette métamorphose, Vénus fit élever dans cet endroit même, un Temple à son cher Adonis. Là se renouvelait tous les ans la pompe de ses funérailles. Les habitants de la Syrie et ceux de la Grèce adoptèrent dans la suite cette fête annuelle. Le premier jour, ils se couvraient

de vêtements lugubres, s'arrachaient les cheveux, et se frappaient la poitrine, en pleurant la mort d'Adonis. Le lendemain, ils célébraient avec allégresse sa résurrection et son apothéose; ainsi, dès ce temps-là, comme aujourd'hui, l'on voyait toutes les femmes,

Du soir au lendemain changeant de ton, d'humeur,
Comme d'habit et de couleur,
Et retournant leur physionomie,
Pleurer de joie ou de douleur,
Suivant la circonstance et la cérémonie.

Mais la vérité m'éloigne de la Fable; j'y reviens: Cypris, après avoir rendu les derniers devoirs à son bien-aimé, songea elle-même à soigner ses blessures. En volant au secours d'Adonis, elle n'avait senti ni les rochers ni les ronces qui l'avaient déchirée. Les rosiers épineux étaient teints de son sang. Plusieurs gouttes jaillirent sur les roses; et ces fleurs, qui jusqu'alors avaient été blanches, conservèrent, depuis cet évènement, la couleur du sang de Vénus.

Aussi, moi, qui jamais n'obtins d'autre faveur,
Qui jamais n'eus d'autre ressource,
Que de vous présenter quelquefois cette fleur;
Je crois, en la voyant briller sur votre cœur,
Voir le sang de Vénus retourner à sa source

vole à l'Olympe, traverse la foule des Dieux, se jète aux pieds de Jupiter, les presse de ses mains tremblantes; et, ne dissimulant plus rien : « Oui: mon père, s'écrie-t-elle, » oui, j'aimais Adonis. Je l'aimais, je l'ai » perdu ! J'ai perdu la jeunesse, les charmes, » la tendresse de mon Amant. Son ame en- » core me restait fidèle, et Proserpine pré- » tend me la ravir. La cruelle veut m'enlever » jusqu'à l'Ombre de ce que j'aimais. O Ju- » piter ! venge-moi. Rends-moi mon Adonis. » Qu'il vive, pour que Proserpine ne triomphe » pas de ta fille, et que l'immortalité ne me » soit plus insuportable. »

Jupiter, attendri, mais n'osant décider une querelle dont le motif compromettait les droits de l'hyménée, ordonna aux deux rivales de s'en rapporter au jugement de Thémis.

Cette vierge immortelle, fille du Ciel et de la Terre, et sœur de l'aimable Astrée, portait un bandeau sur ses yeux D'une main elle tenait un glaive, de l'autre une balance, et le miroir de la Vérité.

Son Temple était ouvert. Pour avoir audience
On ne porcourait point le Dédale éternel,
Tracé par la Chicane et la Jurisprudence ;
L'encre ne coulait pas encor sur son autel
Et l'or ne faisait point trébucher sa balance.

Thémis, après avoir entendu Vénus et Proserpine, partagea leur différend par la moitié, et prononça qu'Adonis passerait six mois sur la terre, et six mois dans l'Elysée. Cet expédient mit les rivales à-peu-près d'accord. Restait à décider laquelle des deux jouirait la première de la presence de son Amant; et comme Proserpine, depuis quelque temps, était en possession, elle obtint pour elle la continuation du premier sémestre. Quel siècle pour Vénus! mais Mars en adoucit la durée. Apres une légére résistance,

Elle souffrit qu'il lui parlât,
Qu'il partageât sa peine et plaignît ses alarmes,
Puis, qu'il essuyât quelques larmes,
Puis enfin, qu'il la consolât.
Et lorsqu'après six mois, encore tendre et fidèle,
Adonis pour Vénus quitta le sombre bord,
L'inocent reconnu près d'elle
Que les absents ont toujours tort.

Le pauvre Adonis pleura long-temps cette étrange perfidie. Il gémissait la nuit, il se plaignait à l'Aurore; et l'Aurore, touchée de ses plaintes, les répétait au lever d'Apollon. Ce Dieu n'apprit qu'avec un dépit secret les amours et les infidélités de Vénus. Il se rappelait des temps plus heureux, et bientôt

ces souvenirs enfantèrent la jalousie. Chaché derrière un nuage, il épia les Amants, et trompa la vigilance de Gallus, gardien de leurs plaisirs. Aussitôt il en avertit Vulcain, qui, durant leur sommeil voluptueux, enveloppa Mars et Vénus de filets imperceptibles. L'Olympe assemblé, fut témoin de leur réveil et de leur confusion.

J'ignore si, dans cet instant,
Vulcain fit bonne contenance ;
Mais je sais bien qu'en éclatant
Un époux doit toujours rougir de sa vengeance.
Quand l'Hymen fait un quiproquo
Le sage se résigne, il cède à son étoile,
Et sait, le front couvert d'un voile,
Jouer son rôle incognito.

Mars furieux, changea Gallus en coq, pour le punir de sa négligence. Il paraît que sous cette forme nouvelle, Gallus devint plus vigilant ; car, tous les jours encore, avec la même exactitude,

Il annonce aux Amants le lever de Phœbus ;
Et Mars, en l'écoutant, sort des bras de Vénus.

Vulcain, à la prière des Dieux, ayant levé ses filets, Mars se sauva dans les montagnes de la Thrace, où il fut depuis adoré ; et

Vénus se réfugia dans l'île de Cypre. Là, par un prodige nouveau pour elle, elle crut voir de jour en jour décroître sa ceinture; peu à peu cette parure divine refusait d'environner son sein. Enfin, elle fut obligée d'y renoncer jusqu'à la naissance de l'Amour.

Que de bien, que de mal j'aurais à vous dire de ce Dieu! Mais je m'impose s'ilence. Il est trop cruel pour en dire du bien, et trop puissant pour en médire. D'ailleurs, quelle serait l'utilité, quel serait le prix de mes leçons?

Si votre cœur daignait m'entendre,
Je vous parlerais de l'Amour;
Mais que puis-je vous en apprendre?
Je ne l'ai vu qu'à votre Cour.
Mieux que moi, dès long-temps vous devez le connaître,
Et sur ce chapitre, à son tour,
L'Ecolière pourrait en remontrer au Maître.

Fin de la seconde Partie.

2775213 A

TABLE
ALPHABÉTIQUE
DE LA SECONDE PARTIE.

	LET.	PAG.
ADONIS. Sa naissance . .	32	101
Il est aimé de Vénus . , .	*Ib.*	103
Sa mort	34	111
Il est aimé de Proserpine. . .	35	114
Les deux Déesses rivales obtiènent qu'il passe six mois sur la terre et six mois dans l'Elysée.	*Ib.*	116
APOLLON. Il est rappelé dans l'Olympe	17	5
Les pasteurs de la Grèce lui élèvent des temples . . .	*Ib.*	7
Son culte.	18	8
Ses attributs.	*Ib.*	*Ib.*
Il devient l'amant de Vénus .	30	90
Il descend secrètement dans l'île de Rhodes avec Vénus.	31	92
Il quitte Vénus pour Amphitrite.	32	98

	LET.	PAG.
CYCLOPES, fils du Ciel et de la Terre. Noms des principaux. Leurs occupations. .	26	65
DEUCALION et PYRRHA .	20	27
ERESICHTHON. Sa naissance, inventeur des chars.	26	68
HEURES. Elles se chargent de l'éducation de Jupiter .	22	43
HYMEN.	28	75
Son caractère, sa figure . .	*Ib.*	76
Son temple	*Ib.*	77
LAMPADOPHORES. Courses établies en l'honneur de Vulcain.	26	69
MARS. Son cortège. . . .	27	71
Il se présente à Vénus, dont il devient amoureux	*Ib.*	72
Jupiter le fait partir pour combattre les Titans, afin de l'éloigner de Vénus	29	82
Il revient couvert de lauriers, et apprend la mésintelligence qui règne entre Vulcain et Vénus; il est mal reçu. .	34	109

	LET.	PAG.
Il se change en sanglier, et tue Adonis.	34	111
PHAÉTON, fils d'Apollon. .	21	36
Il demande à son père de monter sur son char.	*Ib.*	*Ib.*
Il est précipité dans l'Eridan, par Jupiter	*Ib.*	39
PYTHIENS, (jeux) institués en l'honneur d'Apollon, à-peu-près semblables aux jeux Olympiques	17	4
PYTHON. (le serpent) Sa naissance	17	1
Apollon le combat, et le fait expirer sous ses traits. . .	*Ib.*	4
VÉNUS, fille de l'Océan, s'élève du sein des flots . . .	22	42
Conduite par Zéphyr dans l'île de Cypre, où elle est élevée par les Heures	*Ib.*	43
Son instruction.	23	46
Elle est demandée à la Cour céleste	24	56
La Cour céleste est assemblée lorsque Vénus se présente .	25	61

	LET.	PAG.
Jalousie des autres Déesses. .	25	62
Elle est couronnée par Jupiter.	*Ib.*	*Ib.*
Elle épouse Vulcain. . . .	29	83
Elle est l'amante d'Apollon .	30	90
Elle descend avec lui dans l'île de Rhodes.	31	92
Apollon l'abandonne	32	98
Elle devient éprise d'Adonis .	32	103
Elle remonte à l'Olympe . .	34	110
Elle apprend la mort d'Adonis, et redescend dans l'île de Rhodes.	*Ib.*	111
Elle lui fait élever un temple .	*Ib.*	112
VULCAIN, fils de Jupiter qui le précipite du Ciel, d'où il arrive dans l'île de Lemnos .	26	65
Il forge les foudres de Jupiter qui, en reconnaissance, l'accueille dans son palais. . .	*Ib.*	66
Il demande Minerve en mariage.	*Ib.*	67
Il est fait Dieu du feu. Ses attributs.	*Ib.*	68
Il devient amoureux de Vénus.	*Ib.*	70
Son mariage avec elle. . . .	26	83

FIN DE LA TABLE.

FIRENZE

B.22.4.138
B.N.C.F.
FIRENZE